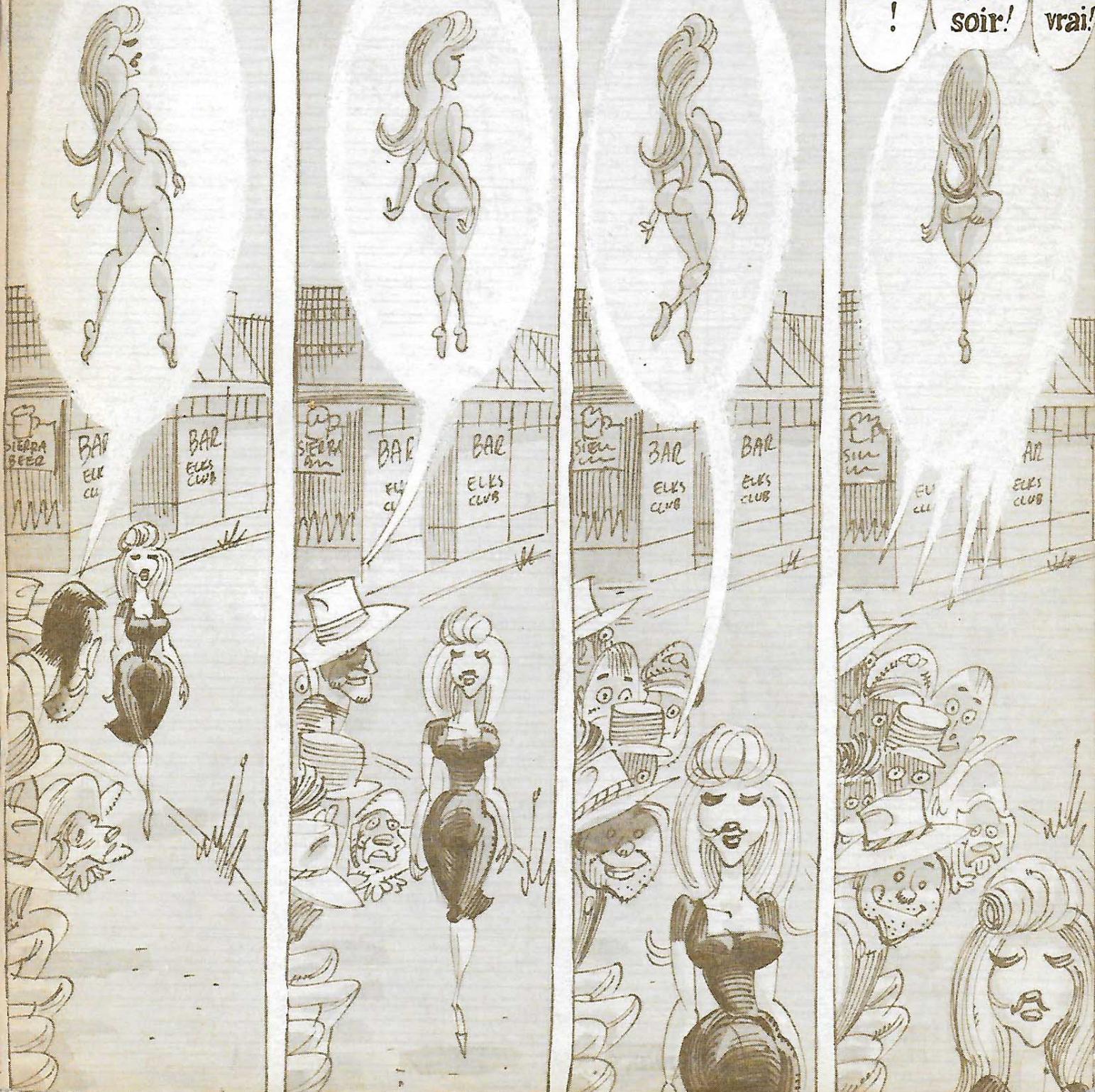


Journal plein  
amour et  
bandes dessinées

mensuel

Oct. 77 - N° 105 = 8 francs  
Canada 1 dollar 25  
Portugal 47.50 escudos  
Suisse 6.45

# charlie





LES HOMOSEXUELS LISENT  
**CHARLIE HEBDO**



**PARTOUT, TOUS LES JEUDIS  
4F50**

**CHARLIE HEBDO**

LE JOURNAL DE L'INTELLIGENTIA



PARTOUT. TOUS LES JEUDIS. 4F50

VEUVES, LISEZ  
**CHARLIE HEBDO**



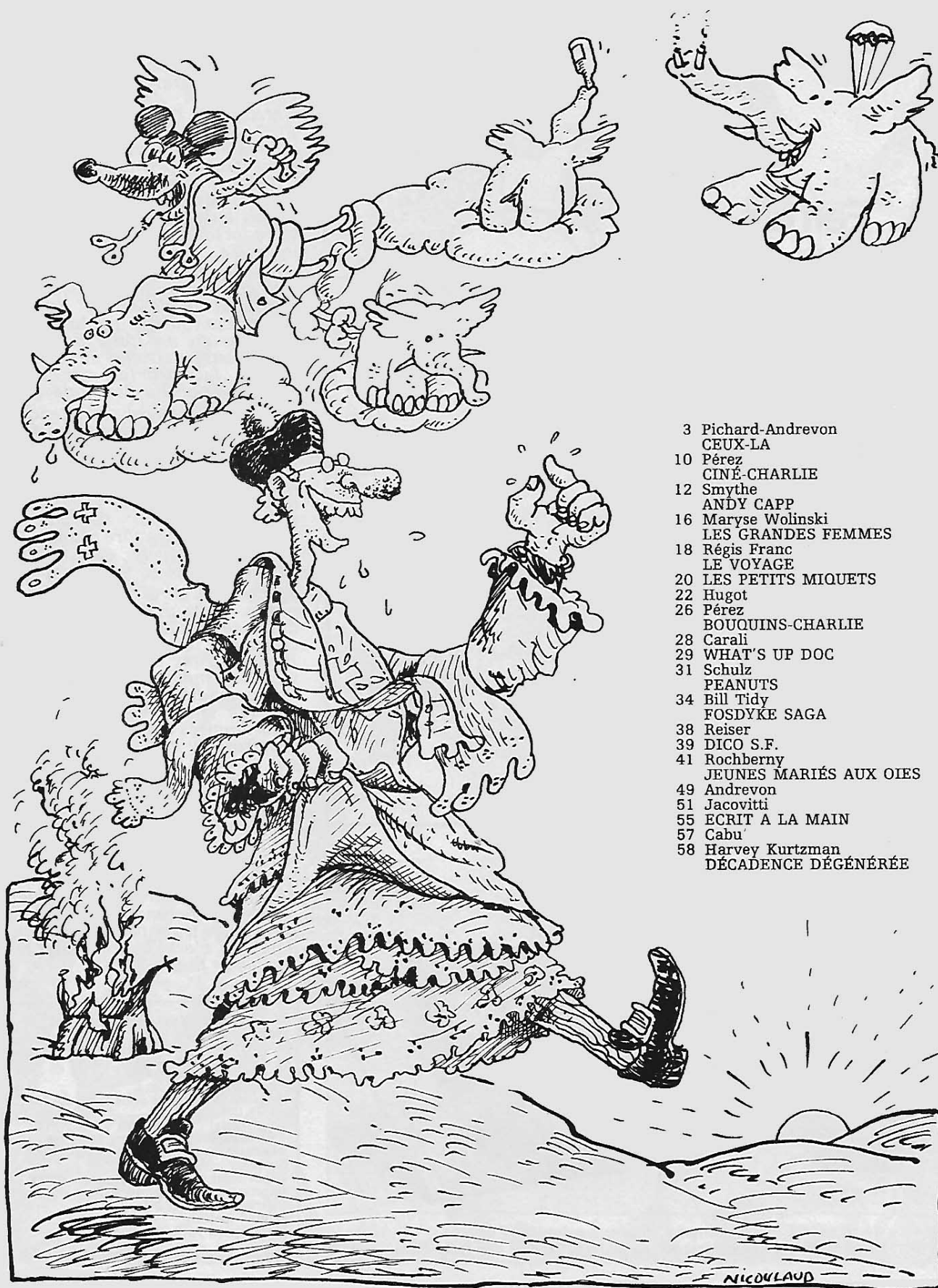
TOUS LES JEUDIS - 4F50

TRAVAILLEUSES, LISEZ  
**CHARLIE HEBDO**



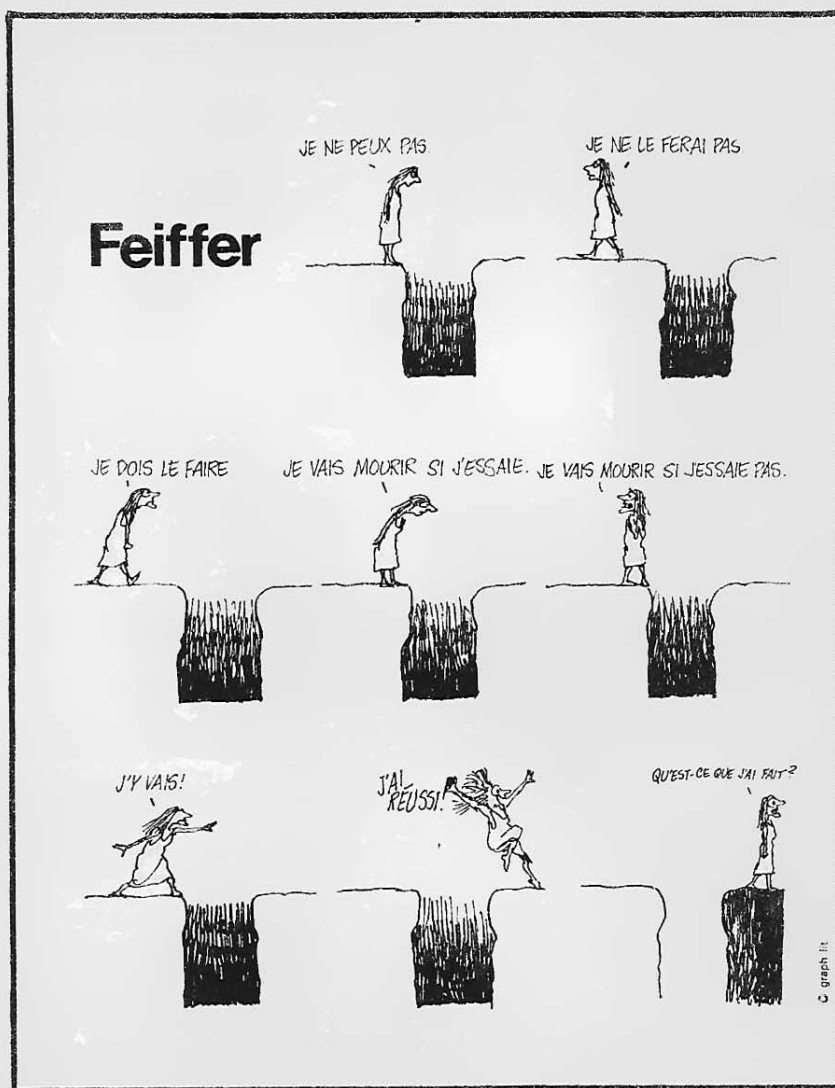
TOUS LES JEUDIS 4F50





- 3 Pichard-Andrevon  
CEUX-LA
- 10 Pérez  
CINÉ-CHARLIE
- 12 Smythe  
ANDY CAPP
- 16 Maryse Wolinski  
LES GRANDES FEMMES
- 18 Régis Franc  
LE VOYAGE
- 20 LES PETITS MIQUETS
- 22 Hugot
- 26 Pérez  
BOUQUINS-CHARLIE
- 28 Carali
- 29 WHAT'S UP DOC
- 31 Schulz  
PEANUTS
- 34 Bill Tidy  
FOSDYKE SAGA
- 38 Reiser
- 39 DICO S.F.
- 41 Rochberny  
JEUNES MARIÉS AUX OIES
- 49 Andrevon
- 51 Jacovitti
- 55 ECRIT A LA MAIN
- 57 Cabu
- 58 Harvey Kurtzman  
DÉCADENCE DÉGÉNÉRÉE





Cette reliure est faite pour contenir douze numéros de « Charlie ». Ça coûte 25 francs port compris. Ça se commande au journal, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.

Kurtzman. Voici la dernière histoire du « Jungle Book », le chef-d'œuvre d'Harvey Kurtzman, fondateur des journaux « MAD », « TRUMP », « HUMBUG », « HELP », découvreur de talents. Crumb et Shelton ont paru pour la première fois dans « HELP » scénariste génial de bandes dessinées, assez méconnu aux U.S.A. parce qu'il a eu le tort de ne pas devenir milliardaire.

Jacovitti. Quatre pages inimitables du géant italien. Les gens de droite et les gens de gauche s'étonnent que je publie Jacovitti, connu en Italie pour ses idées conservatrices. Je les emmerde. Jacovitti fait rire, c'est tout ce qu'on lui demande.

Les oies, Rockberny m'attendrit par sa façon de dessiner les fesses des femmes, quelle patte !

Et puis Hugot et sa verve bouffonne, savez-vous qu'un album de lui vient de sortir et qu'il est en vente partout. Si vous ne l'achetez pas, je vire Hugot. Je ne vais pas garder des collaborateurs qui ne se vendent pas.

Je ne vous dirai pas ce que je pense, ce mois-ci de la bande dessinée, parce que j'ai beau me creuser la tête, je ne pense rien. Il y'en a des bonnes et puis il y'en a de moins bonnes, il y'en a des mauvaises qui ont un petit quelque chose, il y'en a d'extraordinaires qui sont un peu ordinaires, il y'en a trop et il y'en a pas assez, il y'en a pour tous les goûts. Et c'est un peu dommage, il y'en a des cons qui deviennent géniales avec le temps, il y'en a des géniales qui prennent un coup de vieux. La nuit est tombée sans que je m'en aperçoive, le vent fait frissonner mes rideaux. Dans la rue un chien aboie, une femme rit, un enfant pleure, un train passe, une auto démarre, c'est l'heure d'aller regarder le film à la télé.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.  
Rédacteur en chef : Wolinski  
bras droit : Blandine.  
Amy tutélaire : Cavanna.  
Espion : Willem.  
Éditions du square s.a.r.l. au capital de 30 000 F.  
Siège social : 10, rue des Trois-Portes.  
75005 Paris - Téléphone 633.27.34  
Abonnement 12 numéros : 85 F.  
Étranger : 95 F.  
Dépôt légal : troisième trimestre 1977  
Imprimerie : Presses de la Bucherie  
Distribution : N.M.P.P.  
Printed in Italy  
Commission paritaire n° 47209



ANDREYON.

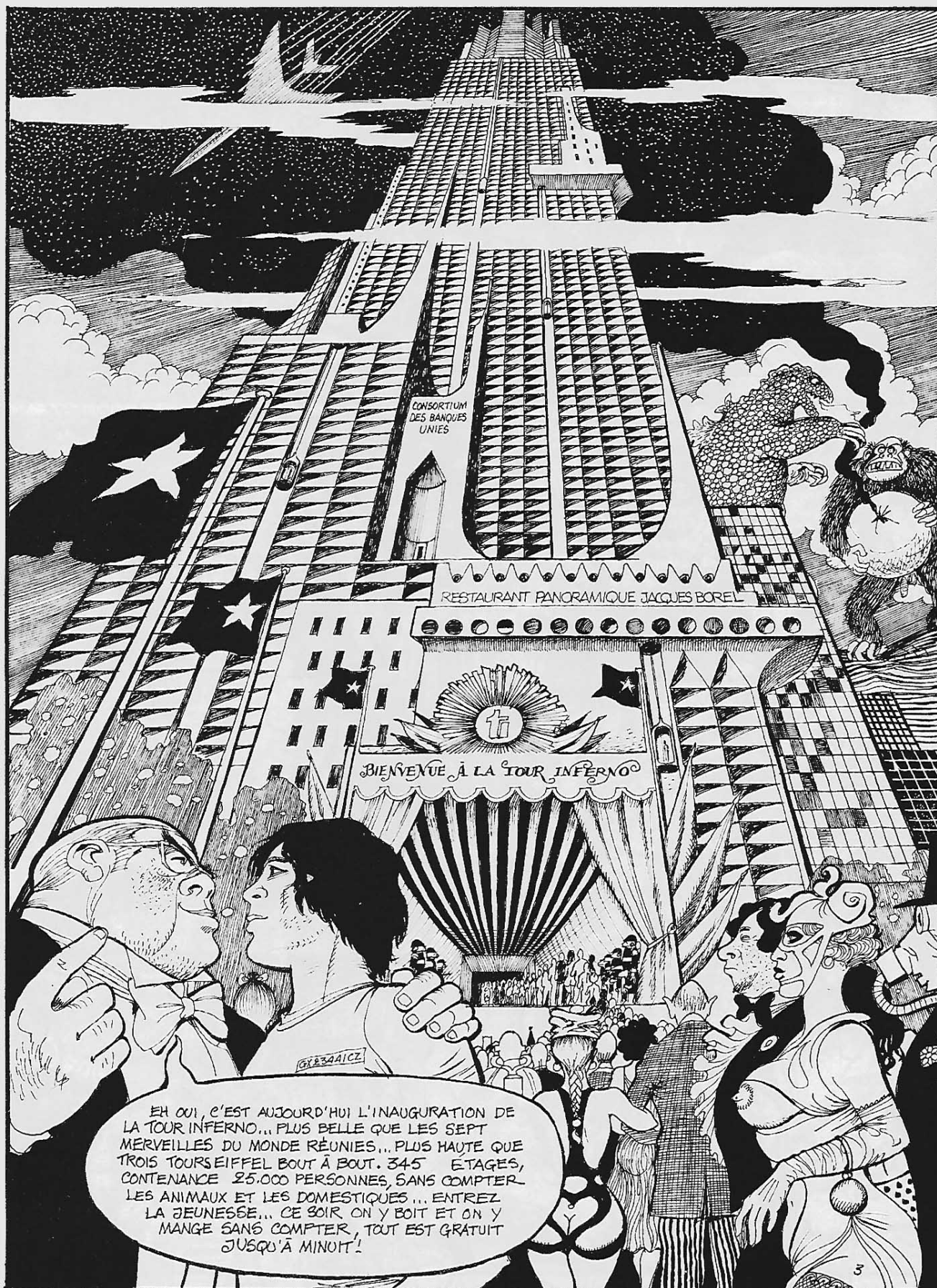
# CEUX-LÀ

G. PICHARD.



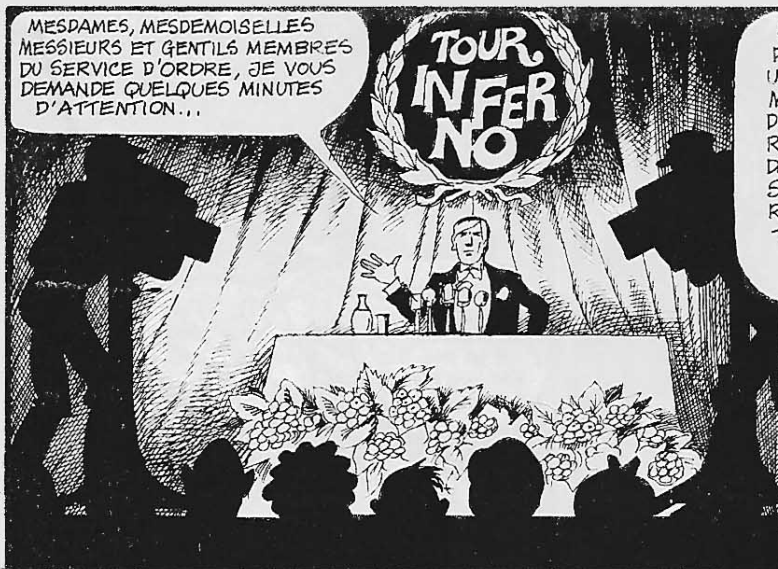












MESDAMES, MESDEMOISELLES  
MESSIEURS ET GENTILS MEMBRES  
DU SERVICE D'ORDRE, JE VOUS  
DEMANDE QUELQUES MINUTES  
D'ATTENTION...

CE N'EST PAS SANS UNE CERTAINE ÉMOTION, UN  
PLAISIR MANIFESTE, UNE FIERTÉ DÉLIBÉRÉE ET  
UN SENS DU DEVOIR DONT J'AI L'HONNEUR DE  
ME PRÉVALOIR, QUE LA SOCIÉTÉ DES MATÉRIAUX  
DE SYNTHÈSE, DONT JE NE SUIS ICI QUE LE MODESTE  
REPRÉSENTANT POUR L'EUROPE UNIE ET L'UNION  
DES DEUX AMÉRIQUES, OUVRE CE SOIR AU PUBLIC  
SA DERNIÈRE ET PLUS PRESTIGIEUSE  
RÉALISATION: LA TOUR INFERNO, BABEL DES  
TEMPS MODERNES, RÉVOLUTION DANS LE  
CONCEPT DE L'HABITAT...



LA TOUR INFERNO,  
MESDAMES, MESDEMOISELLES  
MESSIEURS ET GENTILS  
MEMBRES DU SERVICE  
D'ORDRE, A ÉTÉ CONÇUE POUR DURER MILLE ANS. NOTRE DEVISE:  
LÀ OÙ LES CIVILISATIONS CROULENT, LES TOURS INFERNO...  
CAR CE N'EST LÀ QUE LE PROTOTYPE D'UNE MARÉE DE  
BÂTIMENTS QUI VONT BIENTÔT RECOUVRIR LA TERRE - LES  
TOURS INFERNO, DISÉ-JE, CONTINUENT DE S'ÉLEVER!  
CONSTRUITES EN MATÉRIAU DE SYNTHÈSE POLYVALENT, ET  
GNAGNAGNA ET GNAGNAGN...

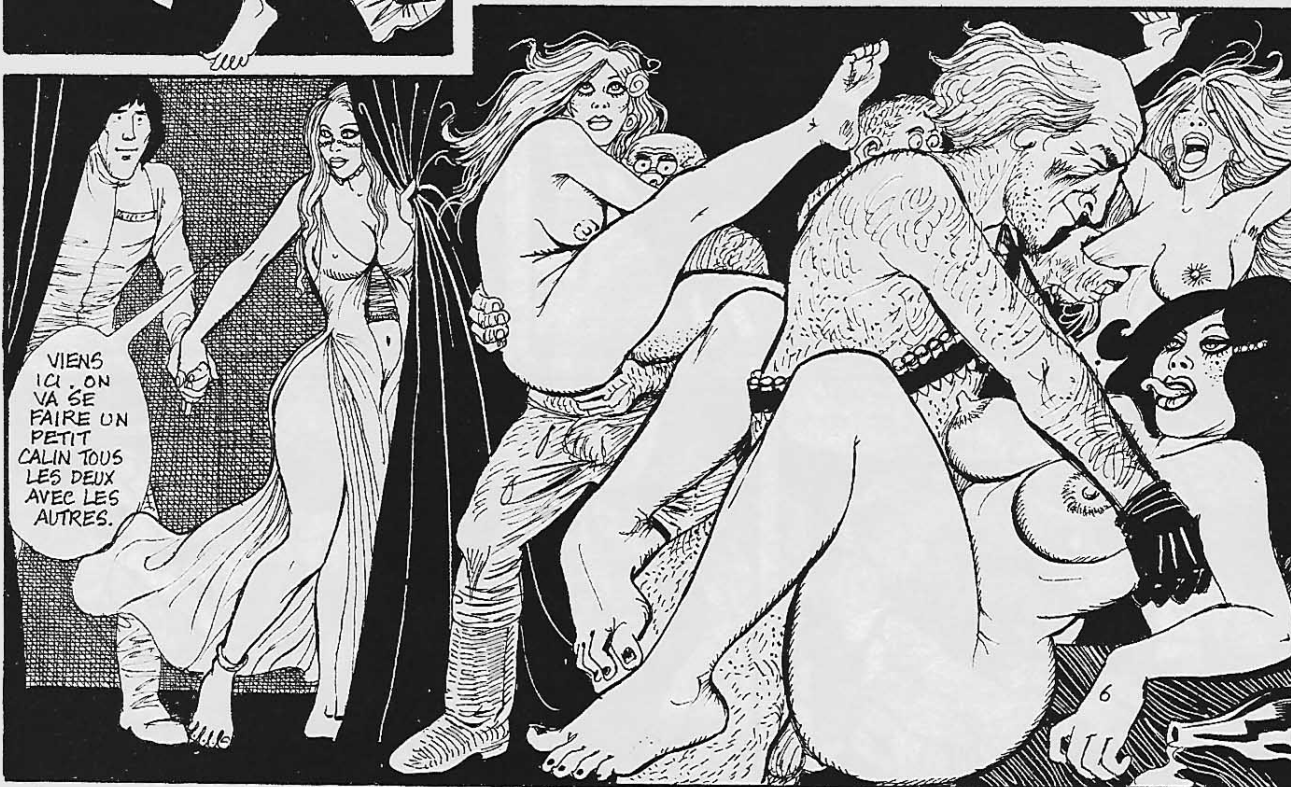


ET ALORS VIEUX PELUCHEUX  
TU AS TROUVÉ LE BON COIN  
HEIN?

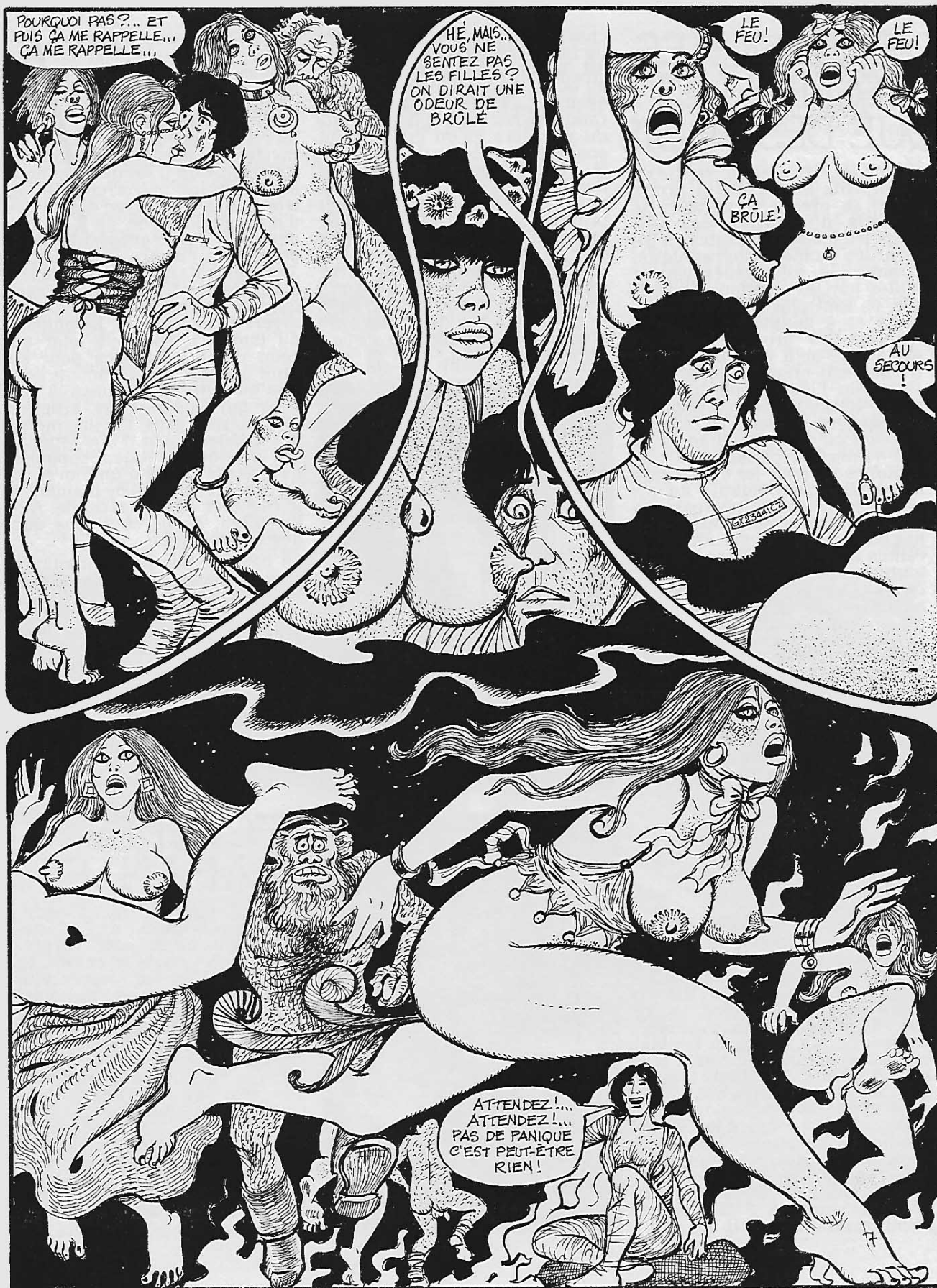


ET ALORS, CONSOM GX 23441 CZ  
ON DÉTOURNE LA NOURRITURE  
POUR UN ANIMAL,  
MAINTENANT?

TU SAIS  
PAS QUE  
C'EST INTERDIT!  
UN ANIMAL  
ÇA SE MANGE,  
ÇA SE NOURRIT  
PAS!







à suivre

# DES AFFICHES AUSSI BELLES QUE DES FILMS

Quand on est rassasié, saturé de documents américains il arrive qu'on se prenne à maudire le manque d'initiative des éditeurs français spécialistes en littérature cinématographique. Comme ils sont généralement tentés par les solutions de facilité, ils sont plus prompts à traduire et à adapter au marché français les produits d'outre-Atlantique qu'à faire œuvre véritablement créative en se penchant sur l'histoire de notre cinéma. Heureusement, il se pourrait que ce déplorable état de fait soit en train de changer et que l'intérêt croissant des collectionneurs pour les documents iconographiques relatifs au cinéma français finisse par secouer la douce somnolence de nos éditeurs. Deux parutions récentes témoignent d'une louable tentative de renouvellement en ce sens. Aux éditions Delville, un album sur les **AFFICHES DU CINÉMA FRANÇAIS** (128 pages, format 375 x 265, plus de 150 illustrations en couleurs, prix 65 francs environ) choisies par J.-M. Borga et B. Martinand. Chez Henri Veyrier, un **JEAN GABIN** de Jean-Claude Missiaen et Jacques Siclier retraçant, film par film toute la carrière de l'acteur à la manière des albums de la collection américaine de Citadel Press (264 pages, format 215 x 280, 400 illustrations, broché 56 francs, relié 78 francs). Les affiches du cinéma français sont des affiches du cinéma parlant, elles datent d'une période qui s'étend du début des années trente à la fin des années cinquante, les auteurs n'ayant pas retenu d'affiches postérieures à 1958, date à laquelle le procédé d'impression offset remplace définitivement la lithographie. Avec elles, c'est tout un monde qui surgit de l'oubli, car se ne sont pas seulement des affiches des grands films classiques encensés par les historiens mais aussi des affiches de terribles « nanars » souvent joués par des cabots de génie et qui sont, quelquefois, plus représentatifs des réalités sociales de leur époque que les chefs-d'œuvre graves et sublimes. Puisqu'on ne réimpressionne jamais les affi-

ches originales des films quand ils font l'objet d'une reprise, on est tout surpris de découvrir qu'on n'avait jamais vu, par exemple, l'affiche de la sortie de *Quai des brumes* ou de *La règle du jeu* alors qu'on croyait tout connaître par cœur de ces films-là. On apprend brusquement l'existence, en tournant une page, de choses dont on n'avait jamais entendu parler, par exemple *Le triangle de feu*, policier d'Edmond T. Gréville, pourvu d'une affiche à la Harry Dickson, *La fusée* avec Firmin Gémier et Marcelle Géniat, dans le goût de la rue de Lappe avec apâches et accordéon, *Trois balles dans la peau*, d'un certain



Roger Lion avec un jeune premier en train de déguster des moules marinières, dans un troquet du style rue de Lappe (encore), et qui s'interrompt un instant pour tendre à un vieillard au regard lourd de reproches un mystérieux carton blanc dont on soupçonne qu'il est une insulte à sa dignité de patriarche. On se trouve nez à nez avec des chefs-d'œuvre : l'affiche de *Lac aux dames* et ses dégradés de bleu, celle de la *Carmen* de Christian Jacques, flamboyante, celles d'*Angèle*, de *La femme du boulangier*, de *Regain*, entre le fait divers et la tragédie. La plupart du temps, il suffit de jeter un coup d'œil à l'affiche pour se faire une idée extrêmement précise du film. En ce temps-là, les gens qui faisaient les affiches étaient des gens de jugement, des artistes doués d'une sensibilité critique qui étaient capables de saisir le climat d'un film et de styliser leur travail de manière à le restituer avec exactitude. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des publicitaires.

Le bouquin sur Gabin inaugure une collection intitulée Flash-back qui appliquera à certaines vedettes françaises le traitement des albums filmographies américains. Aucun film n'est oublié, les scénarios sont résumés consciencieusement, les illustrations souvent parfaitement inconnues et, il y a un appendice comportant extraits de dialogues et de découpages, plus une disographie. De toute façon, vous connaissez la formule.

## LECTURES PLAISANTES

Potins, anecdotes, mots d'esprit, les nostalgiques de « Cinémonde » vont se jeter voracement (mais j'arrive en retard, ce doit être déjà fait depuis plusieurs mois), sur les friandises que leur propose Maurice Bessy dans ses *Passagers du souvenir* (Editions Albin Michel, 282 pages peu illustrées). Maurice Bessy, on le sait, a été longtemps directeur du magazine dont beaucoup ont gardé la nostalgie et, il était jusqu'à ces derniers temps délégué général du festival de Cannes, ce qu'il n'est plus. Son bouquin a ceci de marquant, il fait preuve d'une liberté de ton qu'on n'avait pas dans « Cinémonde », où les stars de-



vaient se contenter d'avoir des « fiancés ». Les temps ont bien changé.

En anglais, **THE GROUCHO-PHILE**, la vie de Groucho Marx racontée par lui-même avec des propos originaux et inédits et d'autres, qui sont extraits de ses nombreux ouvrages précédemment parus. Le tout est illustré de la manière la plus somptueuse possible, avec photos inédites, documents intimes et familiaux, coupures de presse, gags privés, reproductions d'affiches en couleurs. Une inépuisable mine d'or. On apprend que le père des frères Marx était français et qu'il avait deux tantes qui vécurent assez longtemps pour devenir les sœurs jumelles, les plus vieilles d'Alsace-Lorraine (elles moururent toutes deux le même jour, à 102 ans), on apprend qu'il est le seul Américain auquel la France ait décerné le titre de Commandeur des Arts et Lettres et on apprend, bien sûr, d'où viennent les noms de Groucho, Chico, Harpo, Zeppo et Gummo portés

par les cinq frères Marx qui n'étaient que quatre moins un égale trois. (An illustrated life by Groucho Marx, introduction by Herctor Arce - Bobbs-Merrill, Indianapolis, New York).

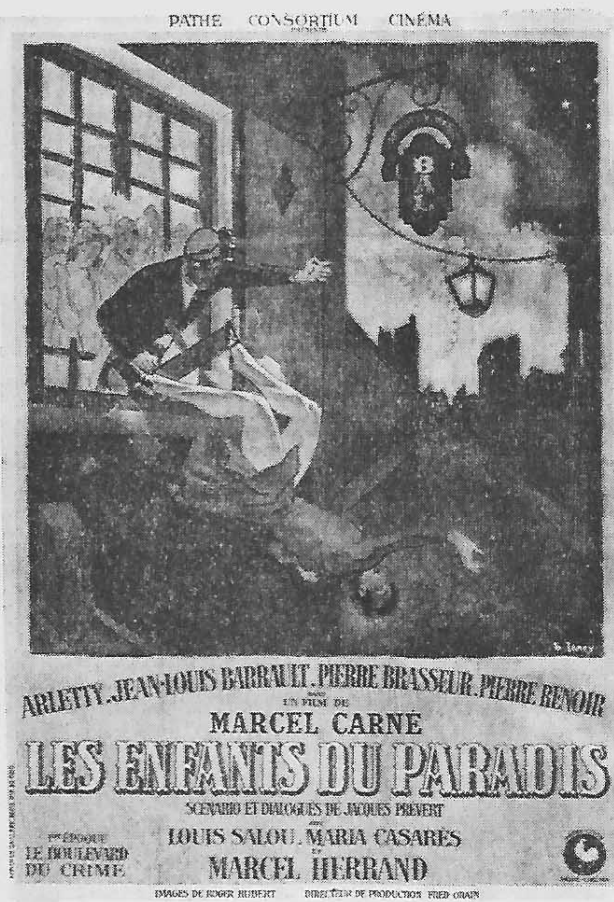
## LECTURES AUSTÈRES

Pierre Lherminier lance une nouvelle collection, « Cinéma permanent » qui se propose de publier des « textes de valeur dus à des spécialistes compétents et clairs » suivant un programme de qualité, largement ouvert aux traductions des meilleurs ouvrages étrangers et, présentés d'une façon originale et attrayante grâce à une réalisation technique de grande classe, permettant l'utilisation d'une très riche iconographie en rapport direct avec le texte, le tout vendu à des prix modérés. Premiers volumes parus : **L'EXPRESSION CINÉMATOGRA-**

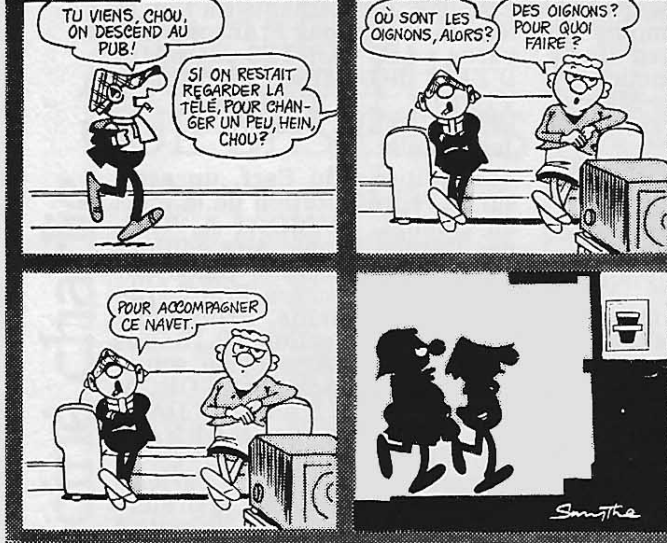
**PHIQUE**, les éléments du film et leur fonction, par François Chevassu ; **LES CONTES MORAUX D'ÉRIC ROHMER**, par Marion Vidal ; **LE CINÉMA DE FRANÇOIS TRUFFAUT**, par Jean Collet.

Aux éditions du Cerf, un essai sur la représentation de la mort au cinéma, **LA MORT À VOIR**, par Gérard Lenne. Aux éditions L'âge d'homme, une étude sur l'œuvre de Georges Franju par Marie-Magdeleine Brumagne. Et dans la collection 10-18, une thèse de troisième cycle soutenue par Eric Rohmer, **L'ORGANISATION DE L'ESPACE DANS LE « FAUST » de MURNAU**. Peut-être que je lirai tout ça un jour et que je vous en parlerai avec pertinence, mais je préfère signaler ces titres tout de suite à votre curiosité et me contenter d'une énumération impertinente. Et puis, chacun sait que dans ces colonnes, on ne parle jamais que des livres d'images, parce que c'est plus gai et moins fatigant.

**Pérez**



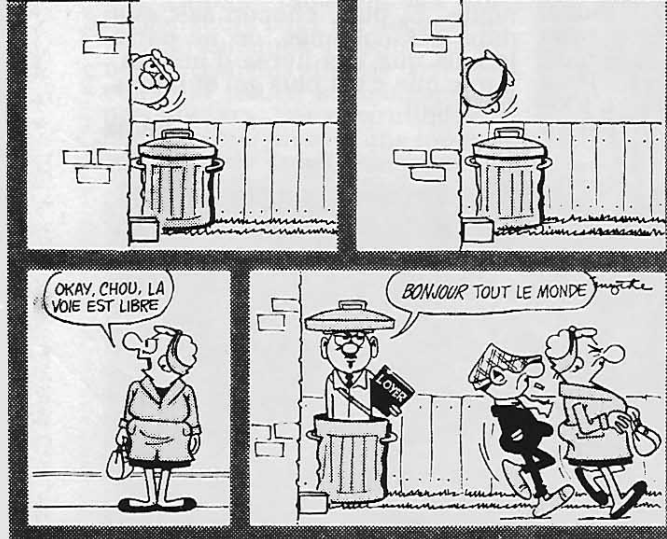
ANDY CAPP



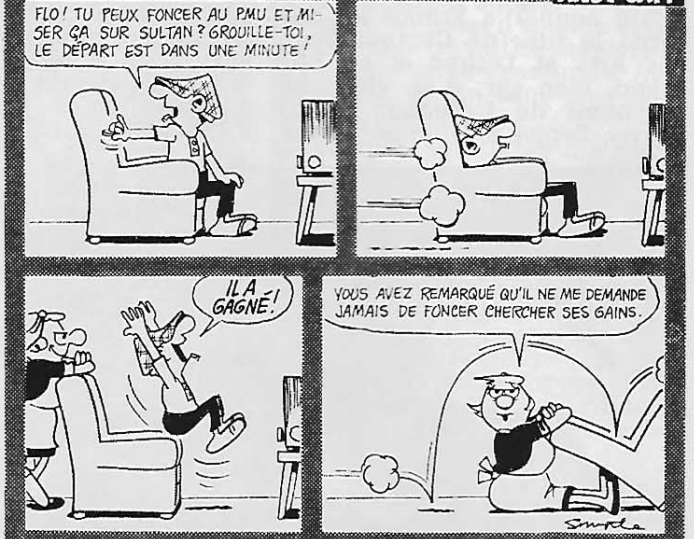
ANDY CAPP



ANDY CAPP



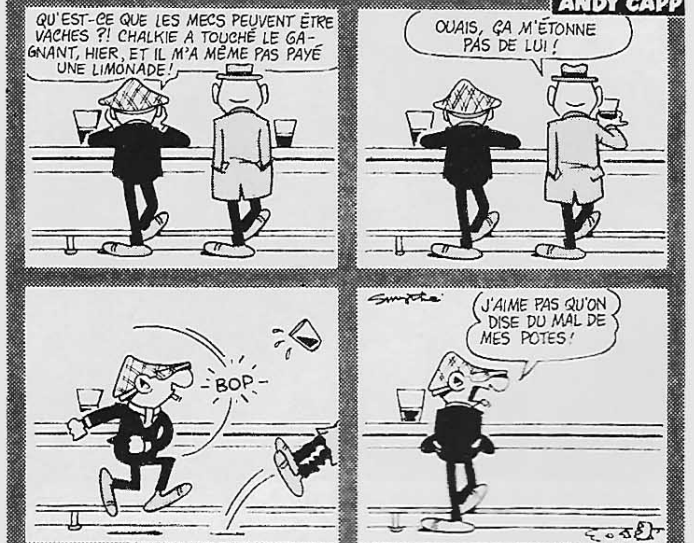
ANDY CAPP



ANDY CAPP



ANDY CAPP







ANDY CAPP



ANDY CAPP



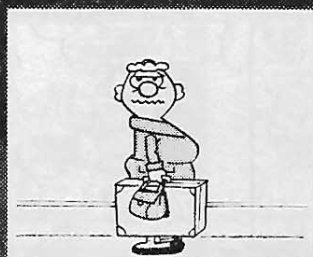
ANDY CAPP



ANDY CAPP



ANDY CAPP



ANDY CAPP





ANDY CAPP



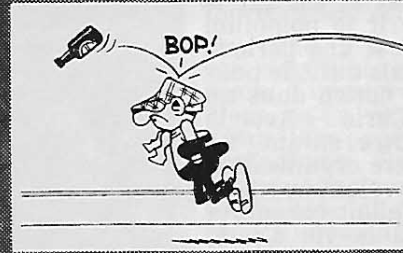
ANDY CAPP



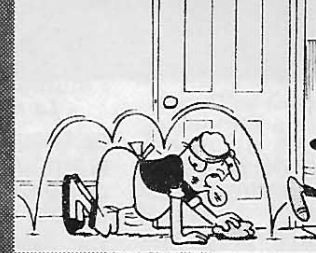
ANDY CAPP



ANDY CAPP



ANDY CAPP



ANDY CAPP



Traduction : Benoit Lefevre

# Les grandes femmes

Le 23 novembre 1935, à Stockholm, dans la grande salle des cérémonies du Palais Royal, le roi de Suède remet les prix Nobel de physique et de chimie. Une femme est inscrite à ce super tableau d'honneur de la science : Irène Joliot-Curie, très stricte dans sa longue robe noire, sans aucun bijoux. Elle a 38 ans et reçoit cette haute récompense pour les travaux qu'elle a effectués avec son mari Frédéric Joliot, sur les synthèses de nouveaux éléments radioactifs. Vingt-quatre ans plus tôt, dans cette même salle, le prix Nobel de chimie était attribué à sa mère, Marie Curie. Inutile désormais de se demander si les femmes sont « capables de science ».

Les archivistes et les historiens qui « font l'Histoire » et qui ont passé sous silence Louise Bourgeois, Madame du Chatelet ou Sophie Germain seront contraints de parler des Curie.

Irène est née en septembre 1897, alors que Marie Curie prépare son doctorat et est sur le point de découvrir le polonium et le radium. C'est une période passionnante, mais difficile pour Marie Curie qui écrira dans un livre sur Pierre Curie : « Avec la naissance de notre enfant, les difficultés de notre organisation de travail se trouvaient augmentées, car il me fallait consacrer plus de temps à la vie d'intérieur ». La petite Irène vit entre le pavillon de Sceaux et le laboratoire de la rue Vauquelin. Elle participe aux expériences et ses professeurs se nomment Paul Langevin, Jean Perrin, Debierne, tous professeurs à la Sorbonne. « Avec de pareils maîtres, avouera-t-elle au cours de la réception qui suivit la remise du Nobel, comment n'aurais-je pas essayé de suivre leurs traces ». Après une licence de physique et de mathématiques terminée juste avant la guerre, elle entre au laboratoire « Pierre Curie » et remplace le préparateur de sa mère, mobilisé par les événements. Elle passe brillamment sa thèse de doctorat ès sciences et à 35 ans est nommée chef de travaux à la faculté des sciences. Suivant la même voie que ses parents, elle entreprend avec son mari, Frédéric Joliot, des re-

cherches sur la structure de l'atome. Ils démontrent l'existence de neutrons et découvrent qu'avec ses éléments, ils obtiennent des phénomènes radioactifs tels qu'ils peuvent espérer aboutir à la reconstitution du radium. C'est la radio-activité artificielle qui ouvre à la biologie et à la médecine des possibilités nouvelles.

Ce 23 novembre 1935, à Paris, les femmes défilent dans les rues et manifestent pour obtenir le droit au travail. Irène Joliot-Curie a accepté d'être la présidente d'honneur de ce grand meeting et, alors qu'elle parti-

tante et de nouvelles lois menacent de le diminuer encore...

Verrons-nous un gouvernement reniant le passé retirer le droit qui fut spontanément accordé à Marie Curie en 1904, le droit d'accéder dans les mêmes conditions que les hommes, aux emplois pour lesquels elles se sont qualifiées par leur mérite et leur travail. Nous lutterons de toutes nos forces pour ne pas voir cela. »

Un mois plus tôt, Irène Joliot-Curie avait présidé à la Mutualité, une grande réunion sur le thème du travail féminin devant



La mère et la fille, deux savantes.

cipe aux cérémonies du Nobel, un texte qu'elle a écrit, est lu aux centaines de femmes rassemblées pour tenter d'assurer leur avenir et faire progresser leur cause.

« Nous assistons en ce moment, dans tous les pays aux attaques contre le droit le plus précieux, le droit au travail, sans lequel il n'est pas de liberté individuelle. En 1935, le travail féminin a fait ses preuves dans tous les domaines. Et cependant ces dernières années, le droit de la femme au travail est en régression cons-

la crise, tandis que le Conseil National des Femmes tentait d'organiser le Comité de défense du travail féminin.

La France traversait une période de crise, le nombre de chômeurs augmentait sans cesse et les responsables du gouvernement cherchaient à « freiner » l'arrivée des femmes sur le marché du travail, on connaît la tactique : quand les hommes ont moins de travail, ou plus de travail du tout, on invite les femmes à retourner laver leurs casseroles et on leur conseille de



mettre au monde de joyeux bambins. Mais les femmes font entendre leur voix. Elles ont trop peur de perdre ce qu'elles ont si difficilement gagné. Elles ont forcé les portes de la médecine, sont inscrites au Barreau, entrent dans les syndicats. A la Mutualité, elles acclament Irène Joliot-Curie qui affirme que tout être, quelque soit son sexe, doit avoir la possibilité de subvenir à son existence. « Que chacune puisse rendre tangible ses pensées, ses capacités quelconques dans l'expression d'un effort dont la valeur est certaine. Priver une femme de cela, c'est la rabaisser indignement et attenter à cette liberté morale qui est une des caractéristiques les plus élevées de la civilisation ». Fin 35, la rue est le seul lieu où les femmes peuvent agir. Elles n'ont pas le droit de vote et ne sont pas éligibles. Malgré l'action de l'Union Française pour le suffrage des femmes présidée par Cécile Brunsvicq, la question du vote n'est pas encore réglée. En 1927 une loi militaire débattue au Parlement devait être appliquée tout comme la loi de Finances aux Français « sans distinction d'âge et de sexe ». Mais les députés et le gouvernement refusaient d'utiliser cette même formule pour la loi électorale. Et en 1935 s'il reste des lois à voter, encore faut-il exiger l'application des lois actuelles, car l'initiative privée réduit souvent les droits des femmes. Ainsi pour prendre un exemple, une femme mariée sous le régime de la séparation des biens peut être autorisée d'après son contrat de mariage à se faire ouvrir un compte en banque et à acheter et vendre des valeurs. Néanmoins, les banques exigent l'autorisation maritale non pas parce que la loi les y oblige mais pour ne pas risquer de mécontenter leur clientèle masculine !

Léon Blum, chef de l'opposition promet aux femmes de prendre en considération leurs justes revendications, s'il est élu chef de gouvernement. C'est ainsi que Irène Joliot-Curie, Cécile Brunsvicq et la socialiste Suzanne Lacorre entrent dans le gouvernement Blum aux côtés de Daladier, Salengro, Vincent Auriol, Jules Guesdès. Les féministes se réjouissent. C'est un grand pas franchi vers l'éligibilité. Demain les femmes pourront elles mêmes exposer leurs problèmes au Parlement, c'est

du moins ce qu'elles espèrent. L'Histoire a prouvé qu'elles se trompaient.

En Angleterre, plusieurs femmes – dont Miss Bonfield qui conserva longtemps le porte-feuille du travail – étaient entrées au Parlement mais les anglaises avaient obtenu déjà depuis plusieurs années l'électorat et l'éligibilité. Il semble que Léon Blum avait voulu par « ce coup d'éclat » attirer l'attention sur cet état de fait.

Irène Joliot-Curie qui s'intéresse à la politique mais n'aime pas les mondanités, hésite avant d'accepter son poste de secrétaire d'Etat à la Recherche Scientifique. Elle finit par s'y résoudre pour « servir la cause du travail féminin si menacé et faciliter aussi l'entrée au gouvernement pour les femmes ». Cécile Brunsvicq est secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et Suzanne Lacorre à la Protection de l'Enfance. Irène regroupe les divers organismes destinés à faciliter les travaux scientifiques dans le but de créer une caisse nationale de la recherche scientifique. Elle envisage l'ouverture de centres spécialisés puissants



Irène Joliot Curie, soviétophile à tous crins.

ment outillés et dans lesquels les travailleurs des divers laboratoires pourraient effectuer des expériences. Cécile Brunsvicq tente de mettre fin à la malnutrition des enfants, crée les cantines scolaires, et met au point un projet d'éducation générale pour les enfants de l'Assistance Publique. Suzanne Lacorre prépare les Assises Nationales de l'Enfance. Mais toutes trois se heurtent à de nombreuses hostilités, non pas auprès de leurs collègues du ministère, mais plutôt

auprès de certains directeurs des services administratifs. Et elles sont « guettées » par le public et par la presse. Après quelques mois, certains journalistes s'étonnent que tout ne soit pas changé dans des domaines où tout était à faire. « Mais que font donc les femmes du ministère » écrivent-ils !

En fin septembre 36, Irène Joliot-Curie prévient Léon Blum qu'elle veut reprendre sa liberté. Elle démissionne sans y avoir été contrainte par le public ou par le chef de gouvernement. Pourquoi ? Le journal « La Française » explique ce brusque départ par la mauvaise santé du secrétaire d'Etat à la Recherche Scientifique. Les autres journaux affirment que Irène Joliot-Curie démissionne à cause de la dévaluation du Franc à laquelle elle était hostile. Sympathisante communiste, se sentait-elle à l'aise dans ce gouvernement ? Pour couper court aux suppositions de tous genres, elle fait publier la lettre de démission qu'elle envoie à Léon Blum. Dans cette lettre, elle confie son désir d'occuper un poste vacant à la Faculté des Sciences et de continuer les recherches déjà entreprises avec son mari, tâches incompatibles avec ses fonctions de secrétaire d'Etat.

En 1948, Irène Joliot-Curie et son mari sont retenus par les bureaux d'immigration américains alors qu'ils veulent entrer aux Etats-Unis pour une tournée de conférences. Ces « soviétophiles à tous crins » comme l'écrivit le journaliste de « La France Libre » (!) avaient eu tort de montrer trop de sympathies pour le parti communiste et d'accepter de faire des conférences sous les auspices d'un organisme qui avait des tendances d'extrême gauche.

Irène Joliot-Curie continue ses recherches et milite, jusqu'à sa mort en 56, pour la cause des femmes.

« Je ne suis pas de celles qui pensent, disait-elle à une journaliste, du fait que la science exige la plus grande part de leur temps et de leurs pensées, qu'une femme ne peut alors se désintéresser de son rôle de femme, soit dans la vie privée, soit dans la vie publique. Je ne me suis donc jamais enfermée dans les travaux scientifiques sans conserver le souci et la curiosité de la vie ! »

Maryse Wolinski

ET VOILA (CHER LECTEUR) C'EST REPARTI POUR UN TOUR... VOUS LES RECONNAÎSSEZ SANS DOUTE, (SI VOUS AVEZ LU LES NUMÉROS PRÉCÉDENTS) AU CENTRE, LE HÉROS (NOTRE HÉROS) QUELLE GUEULE D'EMPAFÉ N'EST-CE PAS? A DROITE FRAULEIN VON MACHIN (TOUJOURS AUSSI HYSTÉRO, MAIS QUAND MÊME BON GENRE) A GAUCHE SIGMUND.. UN VRAI HÉROS DE BD CUI-LA MEGALO-FACHO EN TOUS GENRES LE TYPE AVEC QUI ON CAUSE VOLONTIERS DANS UNE BRASSERIE CHIC DE LA RIVE DROITE (S'IL EST ASSIS À LA TABLE À CÔTÉ) TOUS CEUX-LÀ FONT LE CHARME DESUET DE CE FEUILLETON QUE VOUS ADOREZ TOUS....



ET CE TRAIN ARRÊTÉ?... C'EST PAS UN VACH'TE DE SYMBOLE ÇA?



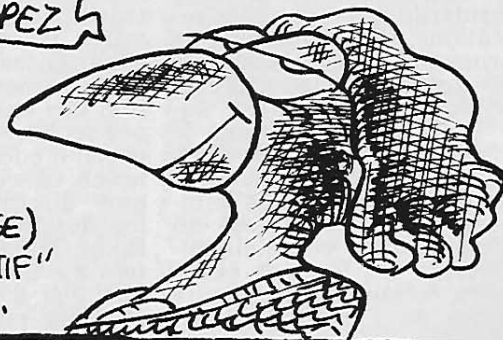
ET ARRÊTÉ OÙ? HEIN!? DANS UNE PLAINE SUPER DESERTIQUE AU BORD DE LA MER?!?... ET VOUS CROYEZ QUE C'EST GRATUIT TOUT ÇA?!? HEIN?!?



ET L'AUTRE NAVE, ÉCOUTEZ UN PEU SE QU'ELLE RACONTE À LA CANTINE (ENTRE DEUX SCÈNES DE TOURNAGE ..)

MOI JE VAIS PLUS À SAINT-TROPEZ C'EST PLEIN DE CONJ-PAYE... Y ZON TOUT POURRI CES CONS...

FAUT VRAIMENT DU COURAGE POUR CONTINUER À MANGER SON YAOURT SANS RIEN DIRE NON?... (DU COURAGE OUL'INVERSE) PARLE QUE SI VOUS CROYEZ QUE C'EST "LUCRATIF" DE FAIRE PARLER DES GENS QU'ON ME PRISE...





QUANT A CEUX-LÀ... ÉCOUTEZ-  
LE UN PEU... VANITEUX COMME  
UN POU... LE VRAI SINGE  
SAVANT... LES DIALOGUES SONT  
JAMAIS ASSEZ BONNS POUR LUI  
... TOUS LES MOIS JE LE VOIS  
ARRIVER AVEC LE SCÉNARIO  
À LA MAIN: « DITES DONC...

J'AURAIS DU RESTER  
AU FRANÇAIS, ÇA ÉTÉ LE  
PIÈGE, LA BD POUR MOI, TOUT  
LES COPAINS QUITTAIENT LE THÉÂTRE  
POUR ÊTRE



...FRANC, VOUS POURRIEZ  
CHANGER CETTE RÉPLIQUE...  
À MON AVIS ELLE COLLE PAS  
BIEN AU PERSONNAGE, À  
MON PERSONNAGE... UN  
DE SES QUATRE, JE VAIS LUI  
COLLER MA PLUME PAR LES  
PATTES!! « TENEZ SI ÇA VOUS  
PLAÎT PAS VOUS Z'AVEZ QU'À

OUAIS... ON GAGNE DU FRIC  
C'EST SUR... MAIS CEST VOUS  
ÇA CASSE TON IMAGE DE  
MARQUE...



LES REECRIRE VOUS MÊME  
LES DIALOGUES... NON!  
MERDE!! ET TOUT LE  
TEMPS À SOUPIRER...  
« QUAND ON A JOUÉ  
DU GIRAUDOUX OU DU  
RACINE... »... Y Z'ON  
QU'À TROUVER DU BOULOT  
CHEZ HERGÉ... ICI C'EST  
UNE BD CONFIDENTIELLE...

ET POIS DANS AUCUNE  
BD LE PETIT CHAT MEURT...  
C'EST TRÈS TRÈS CHIANT...



MOI ÇA ME DÉRANGE PAS D'ÊTRE DANS UNE BD... MAIS  
J'AURAIS PRÉFÉRÉ TRAVAILLER CHEZ MOEBIUS  
OU REISER... ENFIN DES GRANDS MAÎTRES QUOI!

MOI J'AURAIS PU RENTRER  
CHEZ PÉTILLON SI SI...



MOI MON RÊVE C'ÉTAIT  
LA TROUPE DE BRETECHER.  
ÇA C'EST DE LA BD!

ET POIS FRANC  
Y FAIT JAMAIS  
DE CHUTES!...



AH! BANDE DE CONNARDS!  
JE FAIS JAMAIS DE CHUTES!!  
AH! VOUS VOLEZ UNE CHUTE!!

C'EST EUX!



AVEC LE BONTOUR DU  
VENGEUR MASQUÉ AH!  
AH! AH!



ET ÇA, C'EST PAS UNE CHUTE?!?... MERDE!... ET INATTENDUE  
EN PLUS

**BRAOUM**

CIEL SIGMUND  
NOUS MOURRONS!





# Les petits miquets

*Un inconnu trop connu :  
Daumier.*

Daumier a subi un sort pire encore que la mort. Il a été reconnu par les critiques d'art, par les amateurs d'art, par le monde de l'Art. Il a été annexé par les salons et les revues à 30 balles, pillé par les collectionneurs qui enfournent les œuvres dans des coffres sans les regarder, édité dans des albums de luxe préfacés par de doctes imbéciles plus ou moins spécialisés. Les prix de ses gravures – arrachées par des sauvages aux pages de ses livres pour être vendues à l'unité – a grimpé chez les marchands des puces ou des quais. Un des plus importants dessinateurs populaires a ainsi été confisqué à son public pour devenir une « vieille chose adorable » qui fait bien sur les murs avec un beau cadre.

Pourtant, Honoré Daumier (1808-1879, comme dit l'autre) ne méritait pas ça. Collaborateur très jeune des grandes revues remuantes de l'époque, la *Caricature*, le *Charivari* (pendant 40 ans) et de leurs successeurs, dessinateur au *Figaro*, directeur du *Robert-Macaire*, Daumier est un impitoyable caricaturiste et peintre de la vie en France entre 1830 et 1870. Bien que les rédacteurs des journaux en question glissent, comme c'est l'usage en ce temps-là, des légendes plus ou moins bien venues sous ses lithos et croquis, les dessins de Daumier tiennent tout seuls, ils sont eux-mêmes l'expression alors que tant de dessinateurs du XIX<sup>e</sup> siècle ont besoin de cet inévitable commentaire pour être compris, saisis, réactualisés. Avec Daumier, on sait tout de suite ce dont il s'agit, aucune explication n'est nécessaire, Daumier n'« illustre » pas, il dit, il cogne, on en prend plein la gueule. Rien qu'à un détail tel que l'œil, le nez, la main, on comprend que le personnage est une crapule, un juge,

Newell.



un flic, un con, un bourgeois ; tout y est, la bêtise et la méchanceté s'inscrivent dans les pores de chacun de ses personnages. Daumier a dessiné des tas de séries de lithos sur un thème. Citons LES GENS DE JUSTICE, GENS D'AFFAIRES, GENS DE MEDECINE, PROFESSEURS ET MOUTARDS, MŒURS POLITIQUES, MŒURS CONJUGALES, GENS DU SPECTACLE, INTELLECTUELLES ET FEMMES SOCIALISTES (tous réédités par Vilo, bon travail), parus en feuilleton dans les canards de l'époque. Ajoutons ses premiers livres et séries, SCÈNES GROTESQUES, JOURNÉE DU CELIBATAIRE, ACTUALITÉS, COQUETTERIE, PARISIENS, SENTIMENTS & PASSIONS, PROVERBES & MAXIMES, SILHOUETTES, MONOMANIES, etc, etc, etc. Quelques reportages comme A NAPLES ou son ALBUM DU SIEGE. En revanche, il a peu illustré, il ne gagne pas sa vie en glissant des vignettes entre les pages des livres classiques pour enfants riches, il a trop à faire. Tout au plus, est-il obsédé par Don Quichotte, qu'il peint souvent.

Impitoyable dénonceur du ridicule en tous domaines, Daumier se « paye » la fiole de presque tous ses contemporains. Il n'en est pas pour autant quelqu'un qui met tout le monde sur le même pied, comme la plupart des caricaturistes réactionnaires pour qui un pauvre, un mendiant, une putain, sont aussi rigolos que ceux qui les ont

conduits là. Daumier a dessiné le massacre de la rue Transnonain, il a décortiqué les puissants avec un crayon politique et ne se contente pas de grossir les défauts du visage (ce qui est finalement assez raciste, et que l'on retrouve encore de nos jours chez certains caricaturistes, notamment les plus mauvais auteurs de « grandes gueules » et autres sous-Mulatier qui plaisent tant aux boîtes de pub).

Daumier fut très célèbre en son temps, tout à fait reconnu comme le plus grand artiste du moment, en ce qui concerne le dessin de presse en tout cas. Puis, comme il avait été très prolifique et qu'il se foutait de son succès, le public se lassa, sans que ce soit pour autant un signe d'exigence de la part des gens, mais plutôt un réflexe de consommateur qui a besoin d'une nouvelle mode. Quand Daumier meurt, en 1879, il n'y a que deux personnes à suivre son enterrement, deux vieux amis, caricaturistes comme lui et photographes (on leur doit les seules photos de Daumier), Nadar (cf. un *Charlie* récent) et Carjat. Daumier, sur ces photos (par exemple, le NADAR des Ed. André Barret) apparaît comme un méridional robuste (il est marseillais), au gros bide, au collier de barbe mince, à la mine ouverte et à l'œil vif quand on peut le voir (il ne regarde jamais l'objectif).

De nos jours, on voit souvent ses dessins reproduits dans la presse, surtout ceux sur la mé-



decine et la justice (ça marche toujours, car ni l'une ni l'autre n'ont beaucoup évolué depuis, et puis c'est gratuit). Il faut dire qu'il ne portait pas dans son cœur la « justice de son pays ». Elle l'avait envoyé quelques mois à Sainte-Pélagie à cause d'une caricature de Louis-Philippe en Gargantua à gueule de poire (déjà !) en 1832. Difficile d'éviter la prison et les procès quand on a du talent. Jusqu'au bout il reste républicain (« de gauche », je l'ai déjà dit, serait le mot équivalent aujourd'hui), démocrate, anticlérical, anti-notable, et si vers 1835 il vire à la satire des mœurs, alors qu'il n'était que caricaturiste politique, c'est que c'est désormais interdit. Plus que tout son ROBERT

MACAIRE (plusieurs albums) est célèbre. Les légendes sont bien entendu de Philippon, l'inventeur de ces journaux. Pourtant Macaire est moins politique que ce qui l'a précédé (début en 1836). Daumier a du mal à s'adapter, il travaille même avec Traviès, l'auteur de MAYEUX, qui est moins bon que lui.

Chacune de ses séries se chevauche avec les autres, il travaille couramment sur quatre lithos à la fois et il aura jusqu'à quinze séries en même temps, les traînant sur des années. Ses dessins sont partout, imités à l'étranger, pillés, notamment des dessins sur le mariage sont racontés, millimètre par millimètre, dans une « Physiologie du mariage » de 1842 par des au-

teurs qui n'ont même pas eu à descendre dans la rue !

Depuis un siècle, de son vivant aussi, il est courant de le comparer à Gavarni, ce qui est aussi con de mettre Chaval et Piem dans le même sac. Gavarni ne dessine pas bien, il n'est pas incisif, il est plat, superficiel, et leurs graphismes sont profondément différents. Bizarre. Daumier signe parfois Rogelin et il est aussi peintre et sculpteur pas dégueulasse. Sur la fin de sa vie, après les derniers feux de la Commune qui lui redonnent de la vigueur, Daumier est condamné aux ténèbres, il devient aveugle et meurt oublié. Chiennerie de métier !

*Un inconnu vraiment pas connu : Newell.*

Les Ed. Horay ont réédité l'album célèbre des « Upside-Down » de Gustav Verbeek. Titre : SANS DESSUS DESSOUS. Real Free Press l'avait édité il y a quelques années en anglais, bien moins cher. Quand on écrit sur la B.D. faut avoir écrit là-dessus ; le problème est que tout le monde écrit la même chose. Alors, disons que Verbeek, s'il dessinait pas mal et a illustré ce genre de façon plus talentueuse que quiconque, ne l'a pas inventé. C'est un vieux truc. J'aimerais sauver de l'oubli le dessinateur américain Peter Newell, qui adorait bricoler des bouquins bizarres, ROCKET BOOK, SLANT BOOK, HOLE BOOK (entièrement percé d'un trou, 1908). Douze ans avant Verbeek, il sort deux albums de TOPSYS & TURVYS (1893-1894), que Verbeek a sûrement vus, et qui sont des Upside-Down, c'est-à-dire des dessins qu'on lit d'abord dans un sens, ensuite dans l'autre où l'histoire continue.

Newell, lui, ne faisait ça qu'avec un dessin au lieu d'une demie-planche, et dessinait plus mal que Verbeek. C'est pas une raison pour oublier ce précurseur, qui illustra aussi Lewis Carroll. Dover (le meilleur éditeur du monde pour le dessin) a sorti il y a treize ans un bon choix des deux albums TOPSYS & TURVYS, qu'on trouve encore (pour une fois que j'en sais plus que Pierre Couperie sur son époque favorite, j'allais pas le laisser passer).

**Théophraste Épistolier**

MOEURS CONJUGALES.



Chez Borel & Co. R. de Cressant 16.

Chez Aubert & Co. Pl. de la Bourse.

Et on appelle ça descendre le fleuve de la vie... être obhysé d'emboîter le pas avec un pareil coco !

Daumier..

# FAÇADES







ET QUAND JE  
SUIS REVENU À  
MOI, TOUT ÉTAIT  
REDEVENU NOR-  
MAL, À PART UN  
PIED QUI DÉPAS-  
SAIT DU MUR.  
JE VAIS TENTER  
UN GRAND COUP,  
SOYEZ PRÊTS.



MAINS EN L'AIR  
PERSONNE NE BOUGE



TELLE N'EST PAS MON  
INTENTION, DRELI-DRE-  
LON.

T'AS RAISON PIN-  
PON SAUCISSE DE  
LYON.



SAUCISSE DE  
LYON? MMH...  
NOUVEAU, HEIN?  
ENFIN, BON,  
ALLEZ-Y.



GROUILLEZ-VOUS, LA  
FERMETURE EST RAPIDE



AH BON DIEU  
DE BON DIEU!  
ELLE FINIRA PAR  
NOUS JOUER UN  
TOUR, CETTE  
FERMETURE À  
LA CON...



MAIS...  
?! C'EST  
UN BOUC!



PAS MAL, COMME COUVERTURE,  
LA BANQUE... IL Y A DU  
"MILLE VISAGES", LA DERRIÈRE.

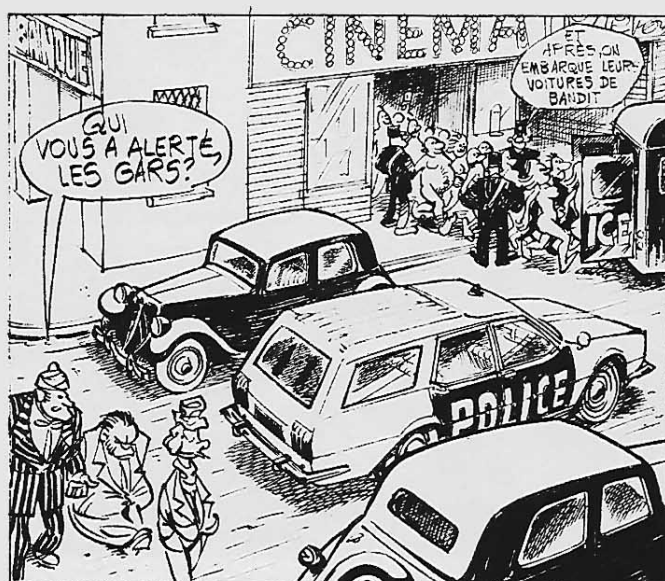


SOIF, PATRON?  
MERCI... TIENS,  
UN CLIENT...



BEAUCOSTAR!



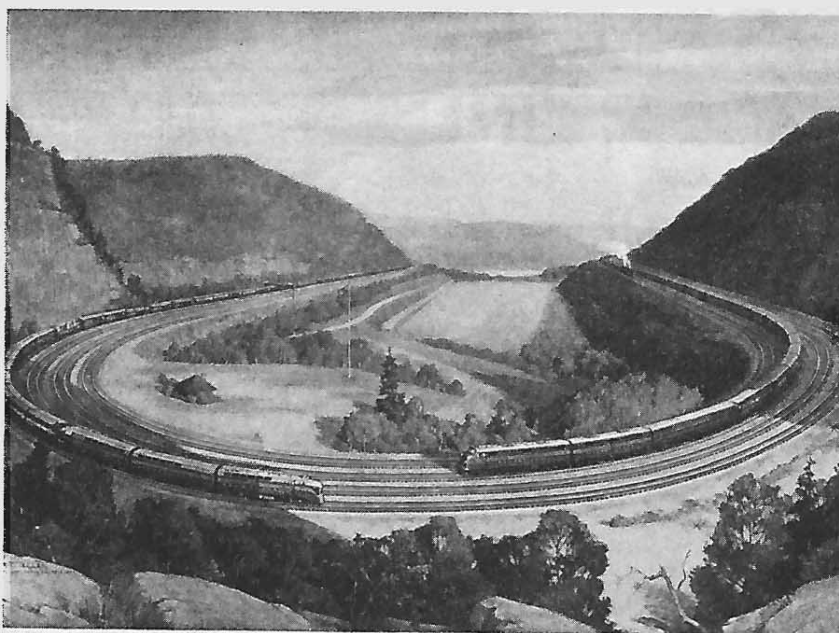


# LES GRANDES VEUVES NOIRES SOUS LA LUNE

Quand elles étaient en fonctionnement, on ne songeait pas à en faire des objets d'exaltation poétique. On les trouvait sales, poussives et bruyantes, elles évoquaient un monde de travail pénible et rude, une atmosphère de fournaise et de poussière crasseuse qui venait se loger au coin de l'œil des écervelés assez braques pour ne pas se rendre compte qu'il est pericolaso de sporgersi et qu'il convient de nicht hinauslehnen. Aujourd'hui que ces avertissements luxueusement polyglottes ont disparu, puisqu'il n'est plus question d'ouvrir les fenêtres et de se pencher hors des voitures, so-disant, climatisées, modèle dernier cri, mises à la disposition des voyageurs par une S.N.C.F., plus que jamais, à la pointe du progrès ; aujourd'hui que les risques d'attraper des escarbilles dans l'œil, comme la morose héroïne de *Brève rencontre* et de mourir dans des tourbillons de vapeur, comme Anna Karénine sont absolument réduits à néant, on se met à les trouver grandioses. En France, c'est une nostalgie de père de famille, une manie de collectionneur du dimanche. Aux Etats-Unis, c'est un culte. Il faut dire que là-bas, elles avaient des allures de stars. Toutes différentes, individualisées, ayant leur couleur à elles, portant leurs armes puisqu'elles étaient mises en circulation par des compagnies privées rivalisant de splendeur, d'audace, de vitesse et d'exactitudes que toutes avaient leurs sigles. Et puis, elles avaient un passé prestigieux, celui des pionniers, elles avaient percé les mystères arides de l'Ouest, réuni deux océans, zébré d'un trait de feu et de suie un continent entier, créé des villes, essuyé des tempêtes de sable avant de s'engouffrer dans des tourmentes de neige, résisté aux entreprises agressives des Indiens et à la cupidité des desperados. Elles avaient joué un rôle capital dans la victoire des armées nordistes, subi les scènes de ménage du couple John Barrymore - Carole Lom-

bart et amené Judy Garland au Texas, pour qu'elle y fonde le premier de ces restaurants à petites lampes et à nappes à carreaux qui allaient constituer la si rustique chaîne Harvey. Elles appartenaient à des compagnies qui portaient les noms fabuleux de Twentieth century limited (bien que les ambitions et les pouvoirs de celle-ci fussent illimités), Milwaukee Road, Union Pacific, Central Pacific railroads, Pennsylvania Railroad, Denver and Rio Grande Western, Great Northern Railway. Mais le plus beau, c'étaient les noms de leurs trains, certains s'appelaient « Hiawatha », « Royal Blue », « Black Diamond ». On a vu leurs wagons de luxe dans tous les westerns et l'on sait que s'y jouaient des parties de poker acharnées, tandis qu'au dehors, la lune luisait placidement sur le désert. On n'a pas oublié que, jusqu'au début des années cinquante, leurs wagons-bars étaient encore le théâtre d'extraordinaires rencontres d'inconnus qu'une sympathie réciproque et un solide sens pratique amenaient à échanger les meurtres qu'ils rêvaient de commettre. En France, les Chemins de fer du Nord avaient beau mettre 24 express par jour à la disposition des voyageurs désireux de se rendre à Boulogne-sur-Mer pour leur plaisir et ceci dès le début du siècle, rien ne pouvait empêcher que leurs coups de sifflet lugubres n'évoquent un monde à la

Zola, celui de la *Bête humaine*, ou des tragédies hystériques, dignes d'Abel Gance, celui de la *Roue*. Si l'on veut retrouver Zola, Gance et les histoires à la Simenon du type *L'homme qui regardait passer les trains*, il faut lire *Les locomotives à vapeur* en 300 histoires et 150 photos, par Jacques Borgé et Nicolas Viasnoff, parues l'année dernière aux Editions Balland. Pour la saga américaine, il y a depuis peu de temps, aux Editions du Chêne, une plaquette intitulée *Glorieuses Locomotives* (environ 70 photographies en couleurs de Ian Logan, 88 pages, 35 francs). Mais surtout, surtout, il y a une merveille romantique parue aux Etats-Unis sous le titre *Great railroad paintings* (edited by Robert Goldsborough, A Peacock Press/Bantam Book, 43 reproductions en couleurs, 50 francs environ). Il s'agit, comme le titre le laisse clairement entendre, de peintures et non de photographies, commandées à des maîtres locomotiviers, amoureux fous de leur sujet, par les grandes compagnies pour leur affiches, pour leurs calendriers publicitaires et pour décorer leurs bureaux. Toutes ces peintures sont du XX<sup>e</sup> siècle et elles n'ont rien de la préciosité idyllique des gravures du siècle passé où Currier and Ives lançaient des wagonnets de rêve dans des paysages enchanteurs et sublimement mièvres. Mais leur réalisme affirmé, leur recherche de la précision photo-





graphique ne les empêche pas, au contraire, de s'élever à de foudroyantes hauteurs poétiques. Tous les mythes de l'ère de la technologie triomphante se donnent rendez-vous dans ces compositions presque épiques, où plane le sens du sacré. Les convois foncent dans la nuit, la jonction entre Chicago et New York s'opère sous la lune dans une atmosphère de mysticisme total, des trains-jouets contournent des montagnes où s'engagent sur des ferries, la vitesse se lit sur la toile, la griserie est absolue et le respect s'impose devant le spectacle des grandes veuves noires au panache blanc rangées côte à côte, attendant de quitter la gare de Chicago pour s'en aller écrire leur page d'histoire américaine.

## REGARDER CE QU'ON NE REGARDE PAS



1. Les frontons des cinémas de Pigalle, de Barbès et des Boulevards, spécialisés dans le « sexy », le karaté, le western-spaghetti, l'épouvante et la science-fiction de seconde zone. Simples toiles peintes, leurs affiches géantes (généralement de 3 m x 2 m ou de 6 m x 2 m) proviennent d'un atelier de peinture employant 35 personnes qui ne

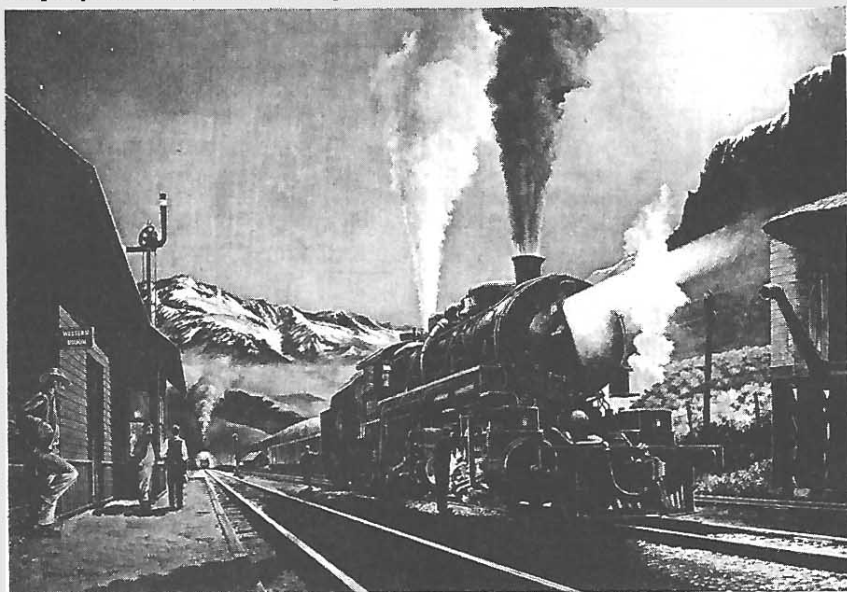
disposent que de quelques photographies fournies par les distributeurs, d'une solide connaissance des archétypes du cinéma populaire et de beaucoup d'imagination. Philippe Gras et Jean-Noël Delamarre sont allés les photographier et ils en ont retenu les détails qui leur plaisaient en opérant de savants recadrages. (CINÉMA DE LA RUE

- CHÊNE - Col. « La parole à l'image » - 35 francs).

2. Les cafés français, leurs faïences, leurs vitraux, leurs luminaires, leurs comptoirs, leurs miroirs. Non pas les faux pubs, ni les fausses décorations art nouveau ou art déco, mais tout ce qu'il reste encore d'authentique à Paris et en province photographié par François-Xavier Bouchart. Certes, il faudrait un album plus considérable car ces trésors de l'art des bistrotts doivent être, malgré le vandalisme de la rénovation, beaucoup plus nombreux que ne le laisse supposer cette mince plaquette. Mais c'est un bon tremplin pour une étude plus approfondie. (CAFÉS FRANÇAIS - CHÊNE - Col. « La parole à l'image » - 35 francs).

3. Les vieux poêles, les fourneaux à carreaux de céramiques représentant des papillons et des azalées, les cuisinières « modern style » avec leur fonte émaillée et leurs portes en mica, photographiés par les Anglais Jo Reid et John Peck. Beau, délicat, raffiné et très marrant. (AU POÊLE - CHÊNE - Même collection que précédemment).

Pérez



# LES HISTOIRES D'UN CIVIL



CHIC  
CHIC

PAR  
CARALI

FLÛTE

DU DRAME DE TOUS LES JOURS

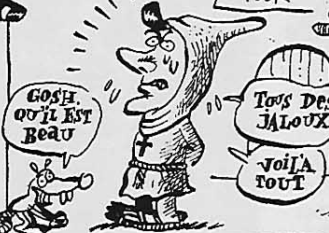
## FABE INQUÊTONNESQUE

DANS UN COUVET MOYENÂGEUX  
PEUPLE D'HORRIBLES RELIGIEUX

RÉCIT EN  
VERS  
TEXTE GUDVLE



UN MOINILON BEAU COMME  
LE JOUR  
FUT VICTIME D'UN AFFREUX  
TOUR



GOSH,  
QU'IL EST  
BEAU

TOUS DES  
JALOUX

VOI-LÀ  
TOUT

D'UNE MUTILATION HIDEUSE:  
ON LUI RETIRA LES JOYEUSES



HEP'NE VOUS RETOURNEZ PAS  
TOUT DE SUITE. VOUS AVEZ UNE  
FLÛTE PLANTEE DANS LE CUL



MERDE  
C'EST  
AGLAE

COMMENT QU'ELLE A FAIT POUR  
ME RETROUVER? MON RENDEZ-  
VOUS AVEC REDMONDE  
SERA-T-IL COMPROMIS?



ARG

BON JOUR, EDMONDE CHÉRIE  
HE! ET AGLAE?

T'EN FAIS PAS.  
ELLE EST TELLE-  
MENT HORRIFIÉE  
PAR MON CANCER  
DE L'ANUS QU'ELLE  
NE DIRA RIEN  
ALORS EMBRAS-  
SONS-NOUS



"CELFO" SE NOMMAIT LE BOURREAU  
QUI PERPETRA CETTE HORREUR



LES EMPOR-  
TERA PAS  
AU PARADIS

ET LES MOINES CHANTAIENT  
ENCHÉUR:

ILFO CHÂTRE LE FRÈRE  
PENDANT QU'IL EST BEAU



LES W.C., S'IL VOUS PLAÎT!  
ÇA FAIT SI LONGTEMPS QUE  
JE ME RETIENS



DITES  
VITE  
C'EST  
ÇA!

DIS, MATHILDE! ON SE FAIT  
UNE BONNE BAÏSADE?

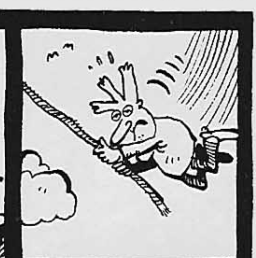
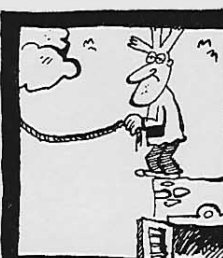


PARCE QUE TU N'AVAIS SOI-DISANT PAS  
REMARQUÉ QUE J'AI MES RÈGLES?



LES HOMMES SONT  
TOUS DES HYPO-  
CRITES

MAIS NON,  
MA CHÉRIE,  
MAIS NON



ÇA FAIT MAL, MAIS C'EST TEL-  
LEMENT DANS L'ESPRIT DE  
CETTE SENSATION D'ÉCRASE-  
MENT QUI SE DÉGAGE DU  
SYSTÈME QUE ÇA ME  
RASSURE



N'EMPÊCHE  
QUE C'EST  
DUR

FAUT DIRE  
CE QUI EST





# What's up doc?

PETER  
FOLDES  
L'ANIMATION  
ET  
L'ORDINATEUR

Enfoncé dans un des fauteuils cramoisis d'une quelconque salle de ciné, vous suçoter rêveusement un esquimau tout en regardant les publicités de l'entracte. Soudain surgit sur l'écran une extraterrestre sortie tout droit d'un roman d'héroïc-fantasy. La pulpeuse créature est en situation plutôt précaire, car un monstre de l'espace se prépare à la bouffer toute crue. Heureusement, un super-héros qui passait par là règle son compte à la bestiale en deux coups de laser. Tout ça sur fond de solarisations, de zébrures et d'ondes concentriques très pop-art. Et là dessus, une voix pleine de conviction annonce : « Bahlsen, on aime ! »

Le dessin animé, que vous avez sans doute vu des dizaines de fois, est de Peter Foldès, un très grand de l'animation. Ses pubs animées sont sans doute à peu près tout ce que le grand public connaît de lui. Pourtant, elles ne forment que la partie visible de l'iceberg que constitue son œuvre. On va tâcher de vous parler de la partie immergée...

Peter Foldès est mort il y a de cela quelques mois, en mars 1977 exactement. Il n'avait que 53 ans. Né à Budapest, il a roulé sa bosse un peu partout depuis. Il s'établit tout d'abord à Londres en 1946, où il étudie la peinture à la Slade School of Art. Il expose pour la première fois en 1949 à la Hanover Gallery. Il y a une apparente contradiction entre ses débuts dans la peinture, art statique par excellence, et sa future carrière d'animateur. Mais Foldès ressent très vite le besoin de sortir le tableau de son immobilité. Dès 1952, il réalise, avec sa femme Joan, un film en peinture animée, « Animated Genesis », qui obtient le grand prix du film en couleurs à Cannes. Il récidive en 1954 avec « A short vision », basé sur la même technique, qui décroche le grand prix au festival de Venise. Mais Foldès, l'homme qui veut faire bouger les tableaux, se heurte à l'immobilisme du monde de la peinture. Il s'installe alors à Paris, en 1956, et se remet à peindre. Pourtant, le



Peter Foldès :  
publicité pour Bahlsen

mouvement l'obsède, et l'influence s'en fait sentir dans ses œuvres picturales qui tiennent souvent plus du « Story-board » que du tableau de cimaise.

Il va même jusqu'à construire des tableaux « motorisés » en trois dimensions. Le retour à l'animation est inévitable. Il est facilité par Europart, une galerie du Faubourg Saint-Honoré qui va coproduire les courts-métrages de Peter-Foldès avec le défunt service de la recherche de feu l'O.R.T.F. (ce n'est plus une nécrologie, c'est une hécatombe !). Il réalise en particulier « Appétit d'oiseau » (1964), « Un garçon plein d'avenir » (Prix spécial du Festival d'Annecy 65), « Eveil », « Plus vite ». De 1969 à 1973 il tourne un long-métrage, « Je, tu, elles », utilisant toutes les techniques : prise de vue réelle, trucages électroniques, etc. En 1976, il commence un autre long-métrage, « Daphnis et Chloé », qui restera inachevé, le tournage étant interrompu par sa mort. Il en est de même pour « Au-delà du temps » dont quelques essais d'animation ont été montrés cette année au Festival d'Annecy. Touche-à-tout bien inspiré, il a également publié une bande dessinée dans « Pilote », « Lucy », inspirée par la chanson des Beatles « Lucy in the sky ». Un beau morceau d'invention graphique. Dans ses films, par contre, Foldès fait passer l'esthétisme au second plan, au profit du mouvement. La peinture animée des débuts fait place à un dessin au trait, souvent très dépouillé (« Un garçon plein d'avenir ») ou plus chiadé (pubes pour Bahlsen), mais plus maniable pour l'animation. Les thèmes des films, comme le graphisme, s'adressent d'emblée à un public adulte. Foldès a abordé, bien avant que ce soit à la mode dans le dessin animé, des sujets tels

que la guerre et le militarisme, le danger nucléaire (A short vision), le Tiers-Monde (La faim, 1974) ou le sexe. L'animation, sort, elle aussi des canons traditionnels du plat réalisme disneyen. Son élément essentiel, c'est la métamorphose. Les images se déforment, se convulsent, se distordent, se transforment ; les mutations se multiplient, s'accumulent, se succèdent et s'accroissent sur un rythme dingue. La transformation est un procédé aussi vieux que l'animation elle-même (Emile Cohl ! l'a largement utilisé), mais Foldès a su lui apporter quelque chose de neuf. Chez lui, la métamorphose n'est pas un simple exercice de style, c'est une ellipse au service de la narration. « La Faim », par exemple, illustre bien cet usage de la métamorphose. Dans le cours du récit, on voit un type se rendre chez lui au restaurant. Il y aurait plusieurs façons très classiques de raconter ceci en langue cinématographique : d'une façon linéaire, par exemple, on verrait le type monter en voiture, rouler, descendre devant le restaurant, entrer... etc., ou de manière elliptique : le type devant chez lui puis, « cut » ou enchaîné, au restaurant. Chez Foldès le type devant sa porte se transforme en bagnole, qui devient restaurant et ainsi de suite.

Pour maîtriser ces transformations, Peter Foldès a découvert un instrument privilégié : l'ordinateur. Celui-ci offre des possibilités fantastiques à l'animation de demain, dont Foldès était incontestablement un des grands pionniers. Il commença à s'y intéresser en 1967, lorsqu'il réalise « Bongo Fuego », un court-métrage de trucages électroniques. Mais c'est lors d'un séjour au Canada, l'année suivante,

que lui apparaît l'ensemble des possibilités offertes par l'ordinateur. Il décide de l'utiliser à des fins figuratives, contrairement aux premières tentatives d'animation sur ordinateur qui se cantonnent dans l'abstrait. « Meta-data », réalisé en 1971 sur l'ordinateur du C.N.R.S. canadien, va dans ce sens, même si Foldès tâtonne encore : « Dans Meta-data, qui était basé sur une animation très simple, il y avait la difficulté de faire quelque chose pour la première fois » (1) expliquait-il.

L'animation sur ordinateur n'en est encore qu'à sa préhistoire, l'outil est grossier, mais Foldès était persuadé qu'un jour avec

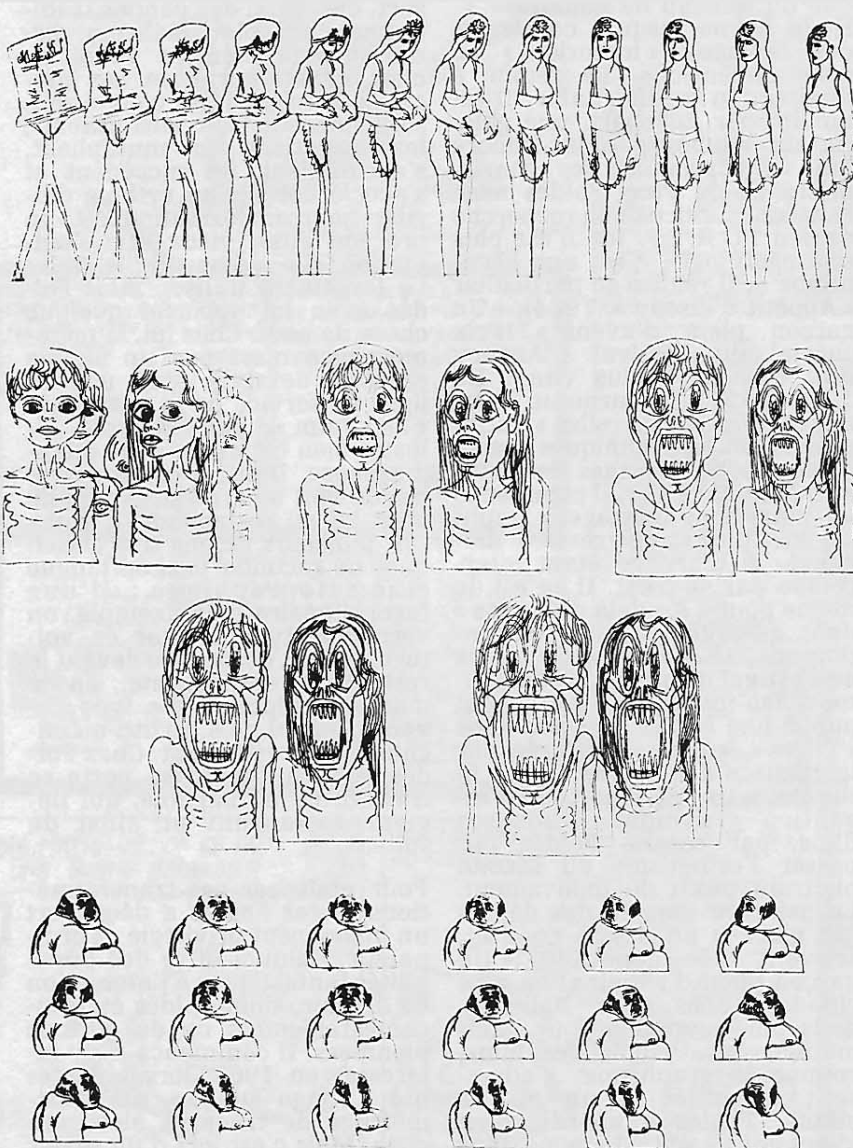
l'aide de la machine on pourrait réaliser des cartoons, dont l'animation atteindrait la perfection du « fait-main » des studios de Burbanks. Cela constituerait un énorme gain de temps, de travail et d'argent (à condition que l'ordinateur devienne une denrée moins chère !) et cela supprimerait le boulot chiant et ingrat des intervallistes. De plus l'animation, toujours un peu empirique, lorsque artisanale, serait totalement maîtrisée de bout en bout : « Je fais des transformations comme avant, disait Foldès, mais maintenant je peux les contrôler absolument. Par exemple, si je veux transformer un visage, composé mettons de cent lignes, en maison - chaque

ligne ayant un numéro - je peux établir exactement ce qu'elle va devenir et à quelle vitesse, c'est un contrôle extraordinaire ! » Bien sûr, il y en a pour crier au sacrilège. Quoi, l'ordinateur va prendre la place de l'animateur ? Et le bon vieux tour de main, le geste auguste de l'animateur, qu'est-ce que vous en faites ? ronchonnent-ils. Ceux-là ferait bien de relire les articles de Cavanna sur l'artisanat dans « Charlie-Hebdo ». Leurs arguments sont entachés de sentimentalisme : ils considèrent l'ordinateur comme un adversaire, un concurrent déloyal, un gâcheur de métier. Attitude parfaitement irrationnelle qui consiste à opposer la machine à l'homme comme un sorte d'entité venue on ne sait d'où, alors que la machine est un prolongement, un tentacule qui permet de faire mieux et plus vite. L'ordinateur n'est en fait qu'un crayon ultra-perfectionné (pardonnez le raccourci un peu tape-à-l'œil), le tout étant comme toujours de savoir s'en servir. Foldès avait des idées très pertinentes à ce sujet : « Les gens vont dire : n'importe qui va pouvoir faire du dessin animé, il suffit de savoir dessiner. Je ne le pense, pas pour la raison toute simple, que dans le dessin animé c'est toujours le mouvement qui compte ! Il y a des illustrateurs qui passent beaucoup de temps à faire des dessins fixes. Si l'on fait 10 000 dessins, on ne figole pas chaque phase parce que ce n'est pas visible. On peut dessiner aussi bien que possible, si l'on a pas le sens des mouvements ça ne sera jamais bien ».

L'ordinateur ne supprimera pas l'animateur, bien au contraire. Ce dernier aura avec le computer la possibilité de passer plus rapidement du concept à sa réalisation. Le fossé qui existe entre l'idée primale et le moment où on la voit se concrétiser sur l'écran est l'un des handicaps les plus importants de l'animation. Sans être une panacée, l'ordinateur est sûrement une des solutions de ce problème. Et si un jour tout ceci, qui peut passer pour des élucubrations à la Jules Verne, se réalise, on pourra donner un grand coup de chapeau à Peter Foldès.

Rivoire et Carret

(1) Toutes les citations de Foldès sont extraites d'une interview réalisée par Michel Roudévitch pour le numéro 11 d'écran 73 (spécial animation).



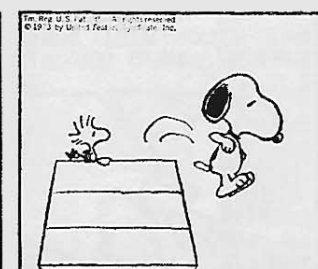
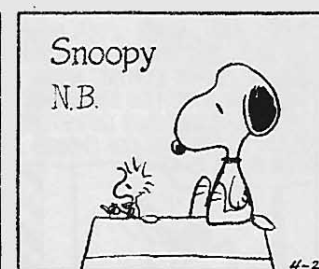
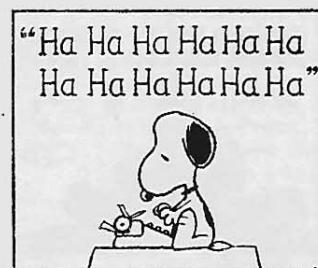
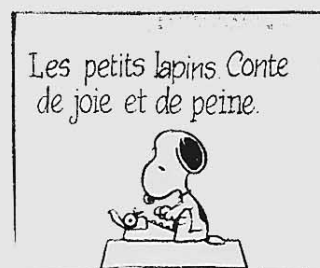
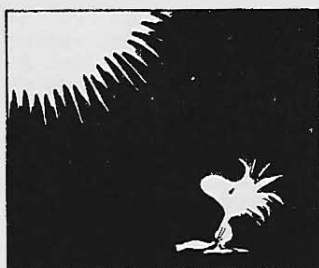
Peter Foldès : La faim



# peanuts

Charles M. Schulz









# fosdyke saga

Bill Tidy

La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la trape et à l'opiniâtreté de ses membres

**HBO**

MERCI. UNE PETITE DISPUTE AVEC UN ANCIEN CLIENT.

MR. SPOON, VOUS NE ME CONNAISSEZ PAS, MAIS...

INUTILE. C'EST MON JOB DE CONNAÎTRE TOUS LES GENS QUI SONT QUELQU'UN...

J'AI UNE MÉMOIRE D'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE ET UN ESPRIT COMME UN PIÈGE À RATS...

ME SÉRAIS-JE TROMPÉ EN VENANT VOIR SAM SPOON, LE SEUL PRIVÉ DE SALFORD ? JE N'AVAIS GUÈRE LE CHOIX.

VOUS ÊTES UN HOMME IMPORTANT. JE VOUS AI RECONNU DÈS QUE VOUS ÊTES ENTRÉ DANS CETTE PIÈCE.

QUEL EST VOTRE PROBLÈME MR. BELLINGTON... EUH... MR. BROWN... NON, MR. LE MAIRE ?

**HBI**

JE SUIS SIR JOS FOSDYKE.

NATURELLEMENT.

MR. SPOON, JE VAIS AVOIR BESOIN DE VOS SERVICES. IL S'AGIT D'UNE AFFAIRE PLUTÔT DÉLICATE...

UNE PROCÉDURE DE DIVORCE ?

POUR UN HOMME D'AUSSE VASTE EXPÉRIENCE QUE MOI, SIR JOS, CES CHOSSES-LÀ SONT ÉVIDENTES...

... MES REFLEXES ÉCLAIRS ME L'ONT DIT DÈS QUE VOUS ÊTES ENTRÉ.

AH, IL N'EST PAS SI LOURD QUE ÇA !

COMMENT AVEZ-VOUS DEVINÉ ?

... JE CONNAIS VOTRE FEMME, JE NE VOUS BLÂME PAS.

**H82**

ALLONS... DU CALME... SIR JOS, J'ÉTOUFFE... VOUS DÉTRUISEZ MES... REFLEXES... ÉCLAIRS !

ACCEPTÉ D'ÊTRE TROUVÉ DANS UNE SITUATION COMPROMETTANTE AVEC UNE DAME DANS UN HÔTEL BORGNE. C'EST LÀ QUE VOUS INTERVENEZ !

SÉRA-T-IL ASSEZ BORGNE ?

JE COMPRENDS.

NATURELLEMENT.

JE NE VEUX PAS DIVORCER DE MA FEMME, IMBÉCILE ! MA FILLE EST MARIÉE À UN MONSTRE... ELLE VEUT SE SÉPARER DE LUI ET... IL A...

... JE VAIS VOUS TROUVER L'ENDROIT !

C'EST LÀ QUE J'HABITE !

**H83**

JE NOTE LES DÉTAILS. VOUS VOULEZ RETENIR UNE CHAMBRE AU NOM DE ROGER DITCHLEY. JE SUGGÈRE L'HÔTEL DE LA CLOCHE DE BOIS.

JE ME POSTERAI DANS L'OMBRE DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE. J'ENTRERAI EN SCÈNE QUAND ILS SERONT À L'HÔTEL TOUS LES DEUX...

PRENDS SON CAVALIER AVEC TON FOU !

... JE PEUX TROUVER UNE DAME COMME... EUH... COMPAGNE. OUI, MISS DORITA LEFRAIN SERA PARFAITE.

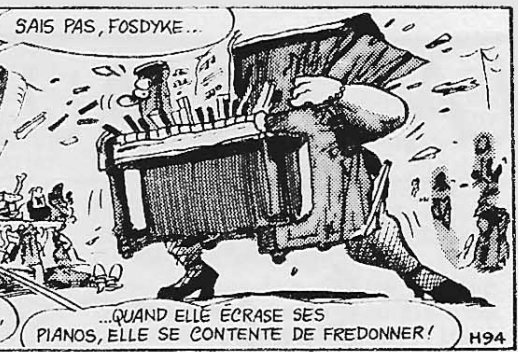
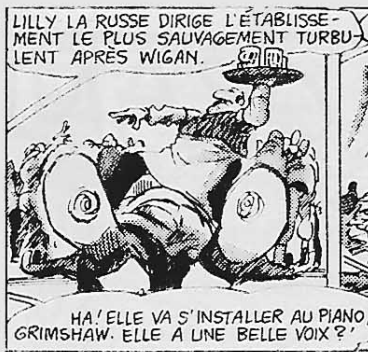
... JE FERA L'INTERUPTION DANS LEUR CHAMBRE. JE CONNAIS LE STYLE DE DORITA, MON ENTRÉE DOIT DONC ÊTRE PARFAITEMENT MINUTÉE...







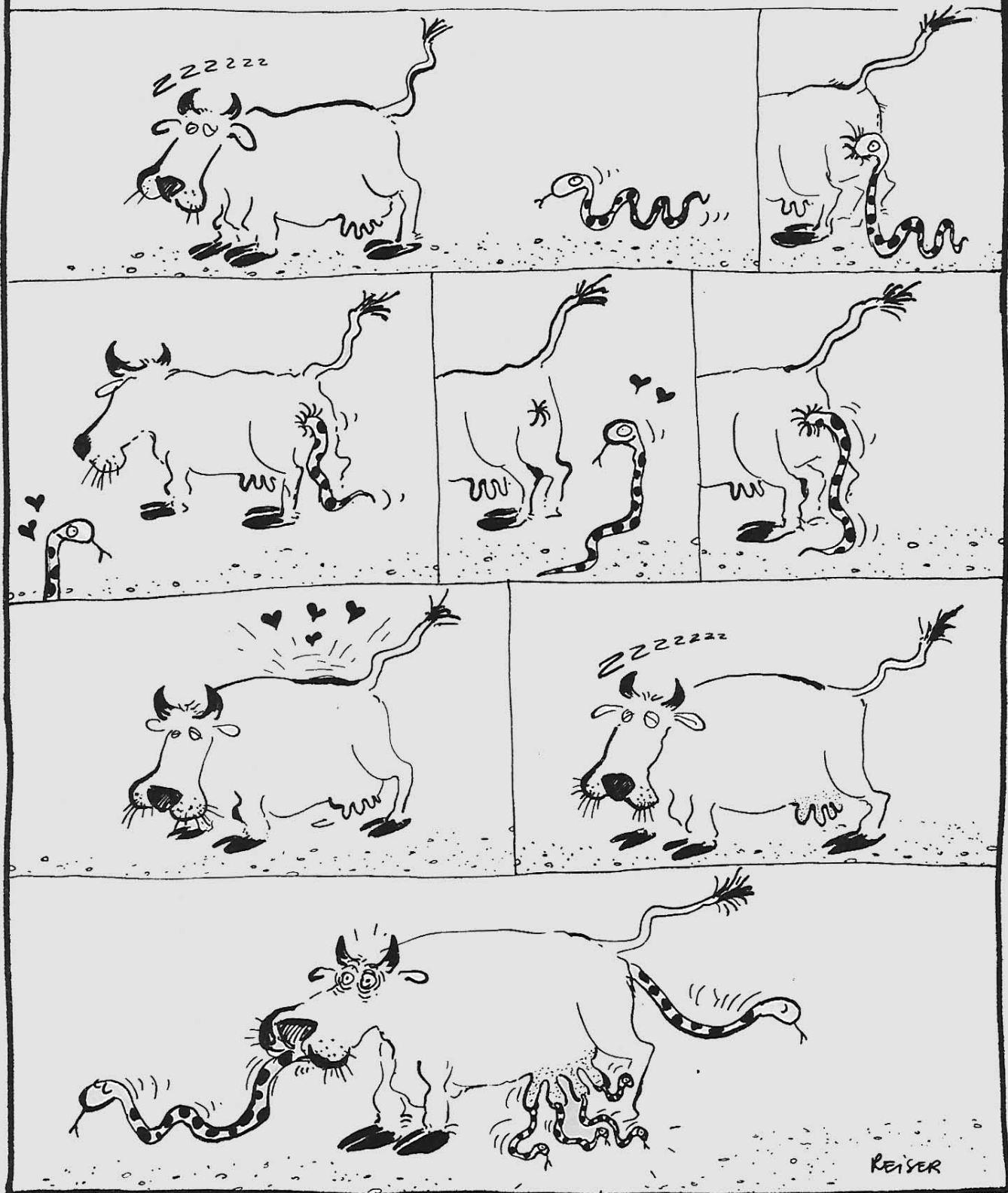




Traduit par M. Pérez

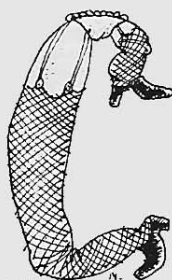
à suivre

# LA VIE AU GRAND AIR





# petit dico de la s.f.



## CAROFF (André):

Romancier français attaché aux Editions Fleuve Noir et ayant abordé à peu près tous les genres au cours de sa carrière, qui dure depuis une vingtaine d'années : policier, espionnage, science-fiction, suspense... La partie la plus intéressante de son œuvre fut publiée dans la défunte collection « Angoisse » : il s'agit d'une quinzaine de romans axés sur le personnage de Mme Atomos, une Japonaise qui, pour se venger d'Hiroshima et de Nagasaki, a décidé de détruire les Etats-Unis. Pour ce faire, elle dispose de moyens scientifiques ou supranaturels considérables : hypnotisme, araignées géantes, séismes provoqués, annihilation de l'électricité, etc. Chaque roman est l'exposé d'une attaque par un moyen différent, et de la lutte qu'entreprennent contre la diabolique bonne femme les courageux agents de la C.I.A. Mme Atomos est vaincue à la fin de chaque ouvrage, et elle revient plus forte et plus décidée que jamais au roman suivant. La formule, qui renoue avec les interminables feuilletons de la Belle Epoque, est intéressante, et les premiers romans de la série (*La sinistre Madame Atomos*, *Madame Atomos sème la terreur*, etc.) sont même assez bons. Il faut noter cependant le manichéisme, voire le racisme avoué de la série, la Japonaise étant présentée comme une démente criminelle alors que les flics américains sont tous beaux, courageux et dévoués. Les « Atomos » sont introuvables aujourd'hui, sauf d'occasion (leur parution s'est échelonnée entre 1964 et 1970), mais certains mériteraient une réédition, à cause de l'écriture sèche et sobre de l'auteur et de la manière dont il a su amalgamer dans une même œuvre des éléments de policier, d'espionnage, de S-F et de terreur. Les célèbres éditions Artima ont entrepris la publication en bandes dessinées des aventures de Mme Atomos (tri-

mestrielle *Atomos*) : c'est bien dessiné et bien découpé. Enfin, Caroff a tenté (dans la collection « Anticipation ») quelques incursions en science-fiction, mais mieux vaut ne pas en parler. Dieu merci, il a cessé !

## CARSAC (Francis) :

Ecrivain français né en 1919 et qui, sous son vrai nom (François Bordes), dirige le département Préhistoire et Géologie de la Faculté de Bordeaux. Carsac a fait son apparition dans la S-F en 1954, et le principal de sa carrière s'est étendu sur une douzaine d'années. Son premier roman, *Ceux de nulle part*, relate l'enlèvement d'un jeune professeur par une soucoupe volante pilotée par des extra-galactiques à peau verte, les Hiss. Ceux-ci mènent au bout de l'univers une guerre totale contre des êtres magnétiques, les Misliks, qui ne peuvent vivre qu'au voisinage du zéro absolu, et éteignent les soleils. Or, seul un Terrien à sang rouge peut résister au rayonnement des Misliks... Racontée comme ça, cette histoire semble être un amalgame de tous les archétypes de la S-F de papa. Mais, en 1954 la parution de ce roman fut saluée (et à juste titre) par tous comme un véritable événement, Carsac étant comparé (compliment certes à double tranchant) aux meilleurs auteurs anglo-saxons.

C'est que Carsac sait trousseur une histoire palpitante, il sait faire agir des personnages humains et crédibles, ses bases scientifiques ou parascientifiques sont sans défaut, et surtout la présentation d'humanités extra-terrestres – voire de monstres d'une étrangeté absolue comme les Misliks – est toujours faite chez lui sans aucun mépris, sans racisme, sans manichéisme. Carsac est amoureux du petit détail juste, et s'il est vrai que ses personnages sont des êtres positifs sans grand trouble de conscience et habités par une mentalité de pionniers (c'est ce qui fait de lui un auteur « primitif » – cela dit sans aucune notation péjorative), ce naturalisme net et sans bavure fait merveille dans le type d'histoire qu'il écrit. Son second roman est très typique de cette manière : à la fois inspiré du *Choc des mondes* et de *Robinson Crusoé*, *Les Robinsons du cosmos* met en scène une poignée d'humains projetés sur une planète étran-

gère à la suite d'une interpénétration de deux univers, et qui doivent s'organiser pour survivre. Les rencontres qu'ils font (des centaures intelligents), les luttes qu'ils doivent mener (contre des pieuvres volantes) et la création finale d'une utopie campagnarde tissent la trame de ce très beau récit.

Dans *Ce monde est nôtre*, Carsac met en présence trois humanités différentes sur une planète lointaine, chacune d'elles prétendant que « ce monde est nôtre ». Ici, le thème est plus complexe, et les connaissances ethnologiques de Carsac lui permettent une présentation très réaliste de civilisations autres. Beaucoup de lecteurs ont vu dans *Ce monde est nôtre* une parabole sur la guerre d'Algérie, ce dont l'auteur s'est vigoureusement défendu, sous prétexte d'apolitisme... Il faut citer enfin le dernier roman de Carsac, *La vermine du lion*, très beau roman d'aventures sociologiques sur l'exploitation et l'impérialisme : Une planète, fabuleusement



Madame Atomos de Caroff



Couverture originale du premier Carsac

Une collection  
nouvelle

# L'ÂGE • science-fiction DES ÉTOILES • fantaisie • aventures spatiales

sous la direction de Gérard Klein et Karin Brown



- **LA PORTE DES MONDES**  
par Robert Silverberg couverture de Moebius 17 F
  - **L'ENFANT TOMBÉ DES ÉTOILES**  
par Robert Heinlein couverture de Bilal 18 F
  - **L'ARBRE MIROIR**  
par Christian Léourier couverture de Druillet 17 F
  - **LE VAGABOND DE L'ESPACE**  
par Robert Heinlein couverture de Mézières 18 F
- ROBERT LAFFONT**

riche et habitée seulement par des humanoïdes au stade de l'âge de pierre ou du fer, va être mise en coupe réglée par le Bureau international des mines terrestres. Un homme seul, un métis de Terrien et d'Eldoradien, géologue et aventurier, va tenter de s'opposer à la puissante administration... Idéalisme ? Peut-être. Mais ce n'est pas politique, ça, Carsac ?

Une longue nouvelle, *Dans les montagnes du destin* (parue au sommaire de l'anthologie Casterman « Voyages dans l'ailleurs », consacrée à la S-F française), reprend les mêmes personnages et le même décor. Ce fut, en 1971, le chant du cygne de Carsac qui, depuis, trop pris par ses activités professionnelles, n'a plus rien écrit. Mais on lui doit aussi une douzaine de nouvelles, dont la plus célèbre *Genèse* (publiée en 1958 dans la défunte revue *Satellite*), vaut sont pesant de superno-vae : des extra-terrestres abordent sur la Terre il y a quelques milliards d'années et alors dépourvue de toute vie ; ne la jugeant pas intéressante, ils en repartent vite ; mais, juste avant de remonter dans sa fusée, l'un des visiteurs crache par terre : ce sera la genèse de la vie sur notre monde...

Carsac est aujourd'hui un peu oublié, il fait figure d'ancêtre, et de nombreux fans (qui sont tous gauchistes comme des fous) le vouent volontiers aux gémonies à cause de ses positions parfois réactionnaires et de ses amitiés dans le domaine américain (Paul Anderson notamment). Pourtant, son talent solide nous manque (comme celui de Stefan Wul) et, s'il ne reprend pas la plume, il faudrait au moins que son œuvre soit rééditée par un quelconque Sadoul : elle en vaut la peine.

Biblio :

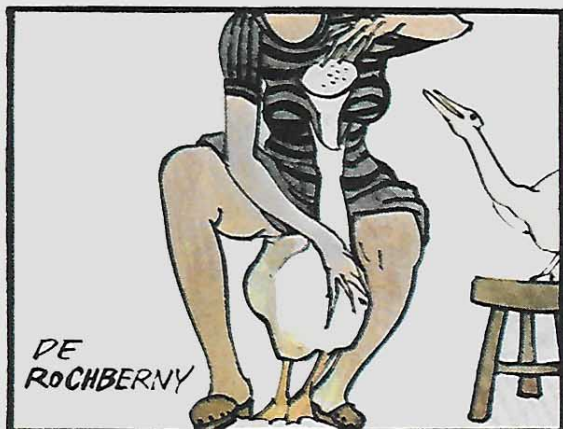
1954 : *Ceux de nulle part* ;  
1956 : *Les Robinsons du cosmos* ; 1960 : *Terre en fuite* ;  
1962 : *Ce monde est nôtre* ;  
1962 : *Pour patrie l'espace* (le tout au « Rayon fantastique ») ;  
1967 : *La vermine du lion* (Fleuve Noir, « Anticipation »)

Les deux premiers réédités en tirage restreint au Club du Livre d'Anticipation (OPTA) ; la totalité, épuisée, trouvable par coup de chance chez les voleurs et à Temps Futurs.

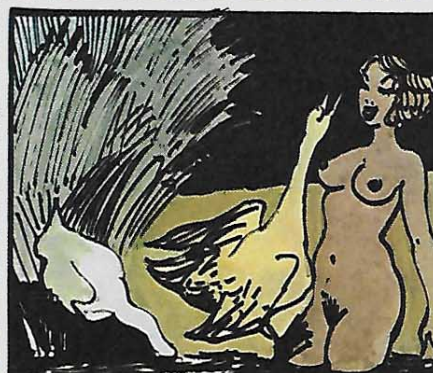
Andrevon



# Jeunes mariés aux oies







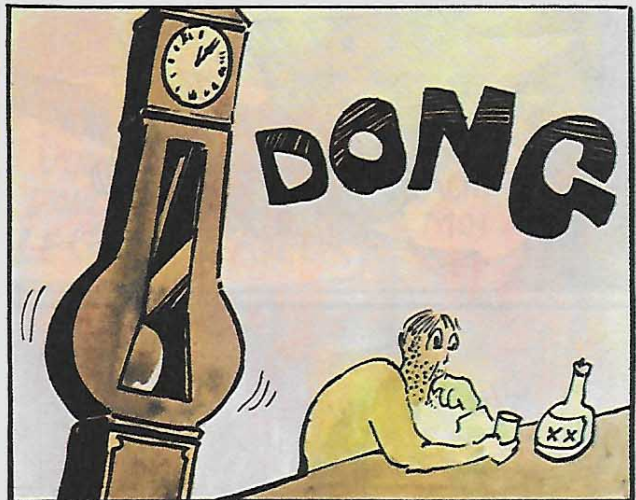




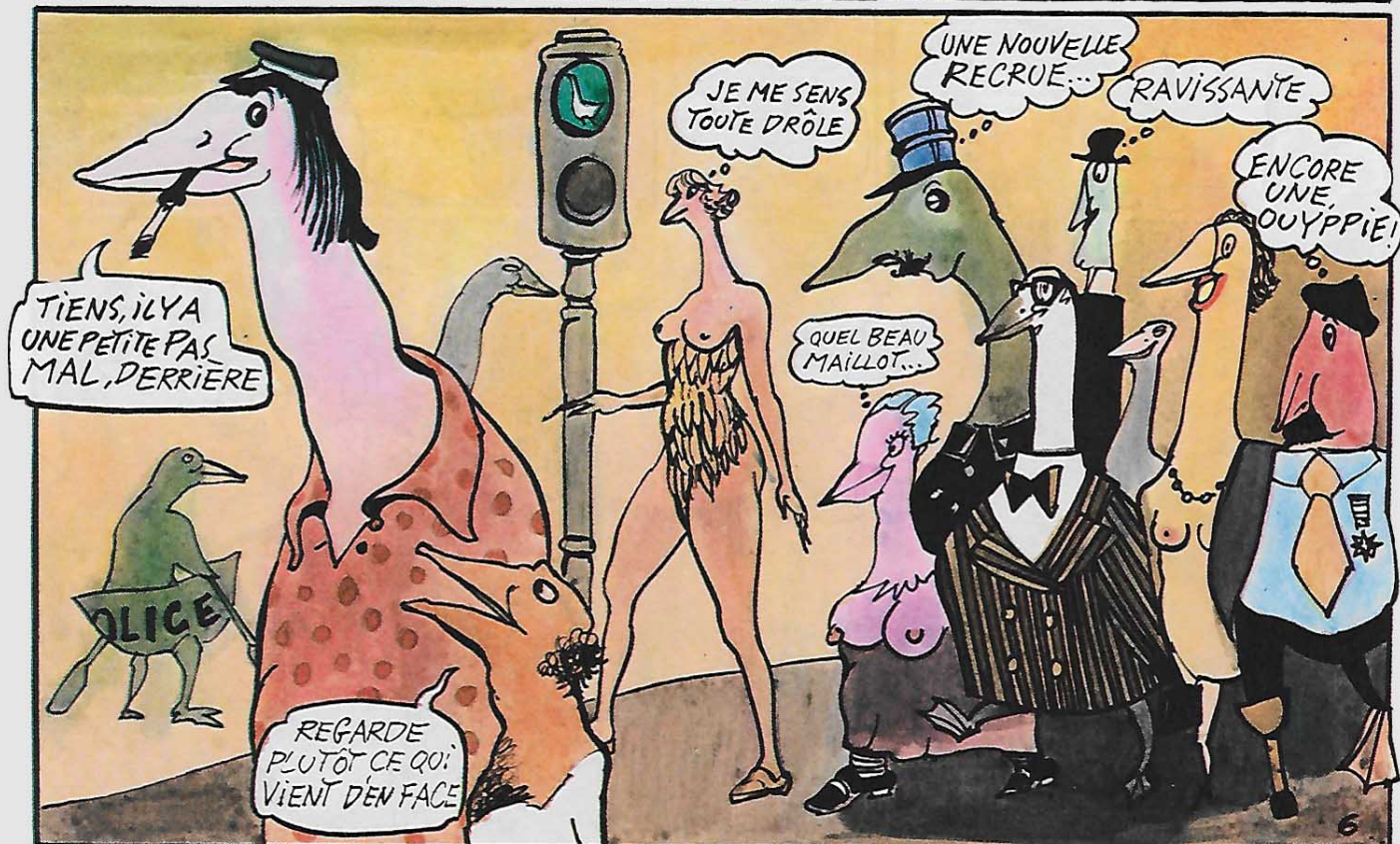




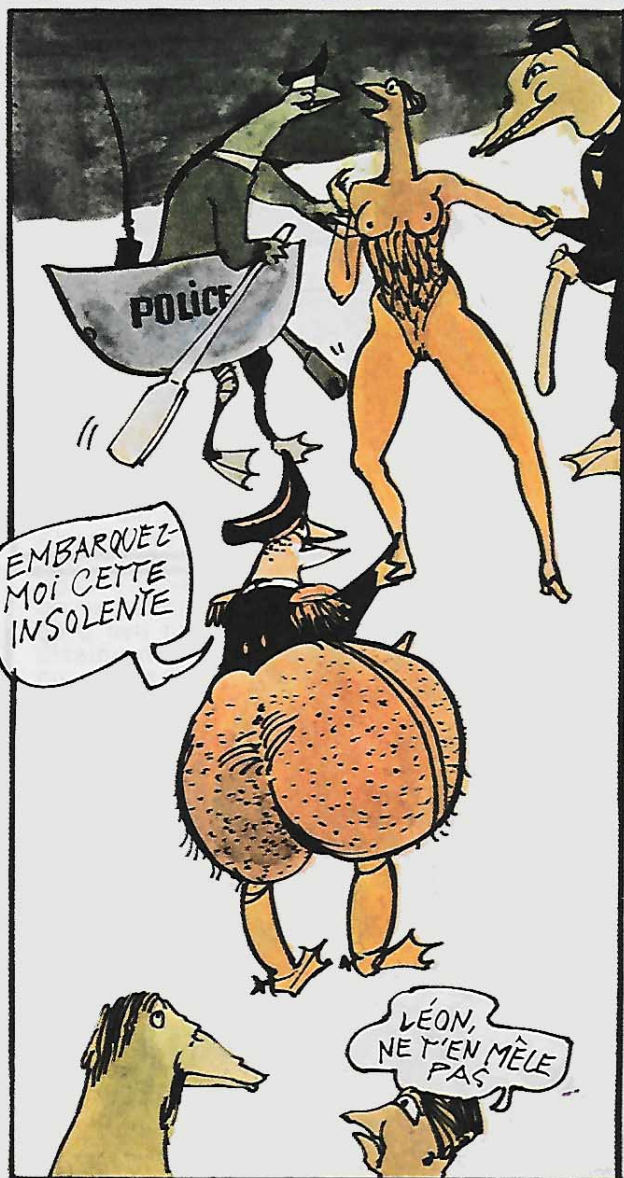




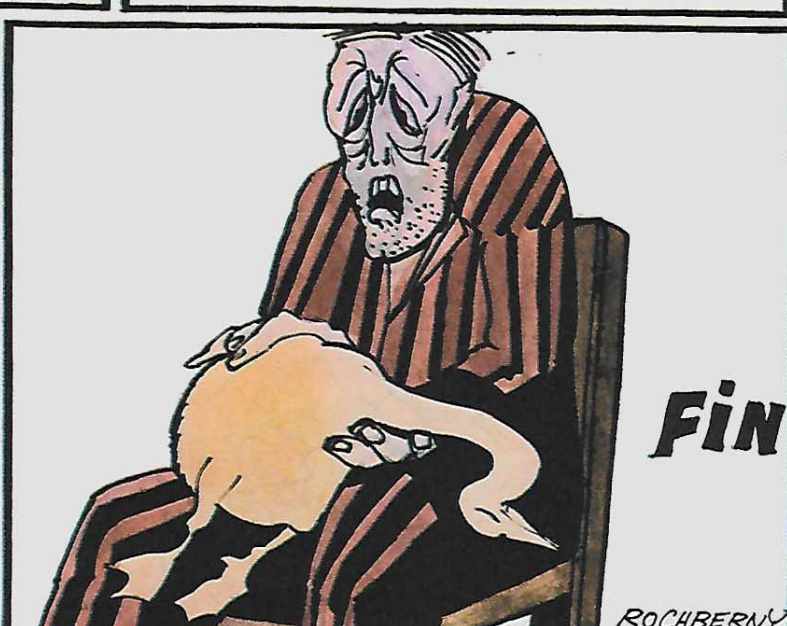
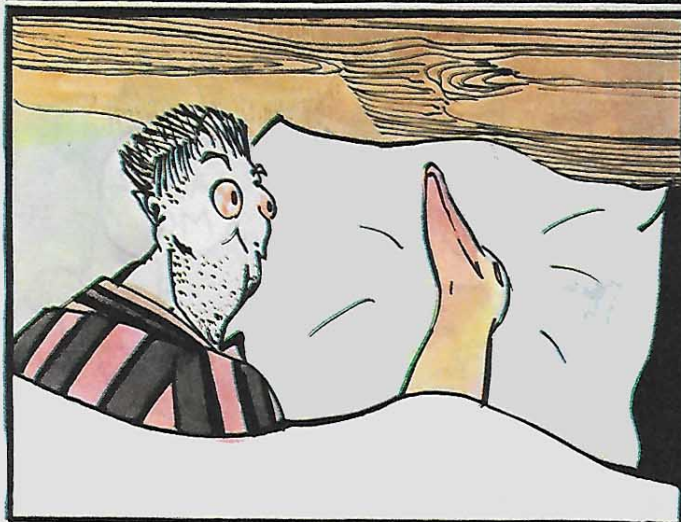










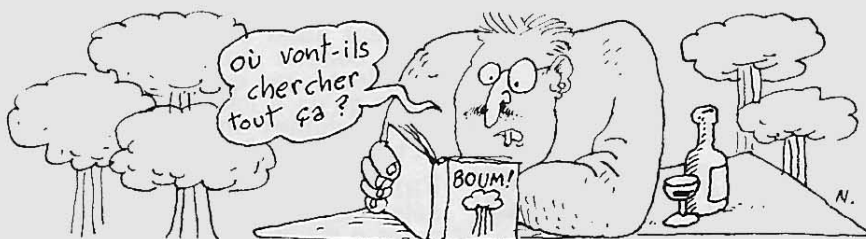


**Fin**

ROCHBERNÉ



# PATEE POUR LES VEAUX



Est-ce qu'on vous a déjà dit, qu'il sortait au bas mot, trente à trente-cinq livres de science-fiction chaque mois ? Oui, on vous l'a déjà dit. C'est même le sujet permanent de notre affliction dans ces pages : publier autant, ça veut dire publier n'importe quoi, ça veut dire abattre du bon vieux papier bien vert pour faire de la pâte à papier qui servira à imprimer de la connerie qui ne se vendra pas (où si elle se vend, c'est pire, et notre affliction montera d'un cran).

Mais, si l'affliction, d'un critique assermenté qui, en principe, reçoit gratuitement tous les bouquins (à part ceux, et ils sont de plus en plus nombreux, qui sont chouravés dans les services de tri des P et T pour être revendus à vil prix, ce qui aide pour les fins de mois difficile...), est grande, quelle doit être, bonnes gens, celle des lecteurs ! A part la poignée de fans qui savent quoi acheter, et qui même, par vice pur, achètent ce qu'ils savent qu'ils ne devraient pas acheter pour se targuer de la gloire d'avoir tout lu ou de faire semblant, il doit y avoir de la déroute dans le gras du cerveau. Alors, pour ceux-là, pour vous, pour tous ces ignorés, ces refoulés de l'expansion que vous êtes, on va comme chaque trimestre, où à peu près, vous signaler la dizaine de bouquins de s-f plus ou moins récents qu'il faut en principe avoir lu, pour savoir de quoi on cause dans les salons.

A partir du mois prochain, promis, juré, on passera en revue toutes les collections existantes, anciennes ou récentes, fraîchement décédées ou à naître, pour que vous sachiez, pauvres de vous, ce qu'il en est du struggle for life dans la jungle de l'édition. (Comme d'habitude, on n'a pas peur des clichés ; à petite dose, c'est même furieusement commercial, ça, coco). Bon, attention, serrez vos ceintures et attachez vos dentiers, on démarre.

**Écologique.** Pour ceux qui avaient lu, dans les premières années de la revue *Fiction*, une belle nouvelle, longue, appelée *Marée montante* (histoire d'astronautes revenus de loin, qui découvrent que la Terre a renversé le cours de son évolution pour retourner à un mode de vie pastorale et décentralisé – un « An 0 1 » avant Gédé, quoi !), on recommande *La planète aux vents de folie*, du même auteur, Marion Zimmer Bradley, une femme, et ça ne nous étonne pas : le grand Théodore Sturgeon a récemment déclaré que les meilleurs auteurs américains de s-f, actuellement étaient toutes des femmes... Dans ce roman, on voit les rescapés d'un naufrage stellaire, sur une planète inconnue, abandonner peu à peu toute leur technologie pour devenir cultivateurs. Un sujet-bateau, mais traité avec plein de poésie et de romantisme. De temps en temps, ça fait du bien. C'est publié chez Albin-Michel, collection « Superfiction ».

**Satirique.** Pour ceux qui ont aimé, dans la revue *Galaxie* des années 50, toutes les nouvelles folingues de Robert Sheckley où on voyait des astronautes débiles débarquer sur des planètes malades qui les bouffaient tout cru en cinq pages hilarantes, on recommande *Les erreurs de Joenes*, un roman du début des années 60, jadis paru en feuilleton dans *Fiction*, et qui évoque les aventures d'un type vivant à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, racontées par des chroniqueurs de l'an 3000. Il y a celui qui confond l'Amérique de Kennedy et la Grèce antique, celui qui philosophe, celui qui n'y comprend rien, et même si Sheckley a un peu tiré à la ligne (c'est un auteur de nouvelles, et non de romans) et si tout n'est pas du même niveau dans ces sketches, on se paye de bonnes tranches de rire avec, par exemple, la comparution devant le comité

des activités anti-américaines, ou lorsque Joenes s'égare dans « l'Octogone ». Ça se trouve chez Calmann-Lévy, collection « dimensions ».

**Psychologique.** Pour ceux qui aiment le texte court bien classique, bien tourné, qui décrit les tourments des pauvres types qui vivront d'ici cinquante ans, dans un monde invivable qu'on ne connaîtra pas, parce qu'on sera mort depuis longtemps, tués par le monde invivable d'aujourd'hui, on recommande *Après nous le délire*, un recueil de douze nouvelles américaines, récentes, où on retrouve quelques grands, comme Silverberg, Aldiss, Farmer et Malzbert, plus des inconnus qui les valent bien. La surpopulation, la nécrophilie, les phantasmes créés par la drogue sont quelques-uns des thèmes abordés par ces joyeux drilles ; et on s'en voudrait de ne pas signaler, tout particulièrement, le texte hara-kiri de Aldiss, où des publicistes du futur ne trouvent pas mieux, pour célébrer le centenaire d'Hiroshima, que de relancer une deuxième bombe atomique sur la ville. On trouve ça chez Casterman.

**Poétique.** Pour ceux qui dévoreraient, voilà une quinzaine d'années, les romans épiques de Stefan Wul qui paraissent au Fleuve Noir, on hésite un peu à recommander son dernier livre, écrit après un « long silence » (encore un cliché à épingle) ; non pas parce que c'est mauvais, mais parce que Wul, abandonnant les thèmes originaux et compliqués qui ont fait son succès passé, s'est complu, dans *Noô*, à n'écrire qu'un simple récit de voyage (à travers des planètes étranges), à la manière des récits de « Science et voyages » du début du siècle. Le style y est superbe, poétique et surréaliste (Wul avoue réécrire cinq fois chaque page pour arriver à obtenir l'effet qu'il souhaite), mais ça manque un peu d'action et ça

 **les charters gagnent du terrain avec**  
**nouvelles frontières**

DECOUVERTE INDIVIDUELLE

**Départ de Paris**

|                |                |
|----------------|----------------|
| <b>DAMAS</b>   | <b>1 350 F</b> |
| <b>SANAA</b>   | <b>1 800 F</b> |
| <b>DAKAR</b>   | <b>1 900 F</b> |
| <b>BOMBAY</b>  | <b>2 050 F</b> |
| <b>ABIDJAN</b> | <b>2 200 F</b> |
| <b>DELHI</b>   | <b>2 200 F</b> |
| <b>KARACHI</b> | <b>2 200 F</b> |
| <b>BANGKOK</b> | <b>2 250 F</b> |

**Départ de Bruxelles**

|                 |                |
|-----------------|----------------|
| <b>NEW YORK</b> | <b>1 250 F</b> |
|-----------------|----------------|

**aller-retour**  
Vols à dates fixes

**CIRCUITS INITIATION  
AU VOYAGE**

**Descente du Nil**

du 2 octobre au 29 octobre

**3 350 F**

**CIRCUITS AVENTURE**

**Trekking au Népal  
Everest**

du 1<sup>er</sup> octobre au 30 octobre  
du 22 octobre au 20 novembre  
du 30 octobre au 27 novembre

**Kanchen jungor**

du 8 octobre au 6 novembre

**Helambu**

du 15 octobre au 13 novembre

**Mukthinath**

du 17 octobre au 14 novembre

**Annapurna**

du 29 octobre au 27 novembre

**4 200 F**

Renseignements et inscriptions à :

**NOUVELLES FRONTIERES**

Touraventure

**66, bd Saint-Michel  
75006 PARIS  
Tél. : 329.12.14**

**2, rue Auguste-Brizeux  
44000 NANTES  
Tél. : 71.09.07**

LIC 793 A

fait furieusement rétro. Ceci dit, on peut aussi considérer le roman comme un chef-d'œuvre décadent, ce qui serait bien l'avis qu'on a ici. C'est édité en deux volumes chez Denoël, en « Présence du futur ».

**Fantastique.** Pour ceux qui se délectaient, avec les petits romans d'horreur, publiés dans la défunte collection « Angoisse » du Fleuve Noir, on recommande *Magie sombre*, qui renouvelle complètement le thème rebattu du pacte avec les créatures des ténèbres, qui vous permet d'obtenir richesses et amours : l'auteur, Gilles Thomas, a fait de son héros un jeune lycéen zonard bien de chez nous, et ce changement de décor et de point de vue, transforme un archétype de récit poussiéreux en une chouette et marrante « Série Noire », fantastique, écrite avec des coups de poings dans les gencives. C'est paru au Fleuve Noir, dans la collection « Horizon de l'au-delà ».

**Philosophique.** Pour ceux qui aiment se creuser la cervelle, on ne va pas hésiter à recommander, avec les précautions d'usage, un gros roman d'un auteur indien (de l'Inde) : *Grimus*, qui, sous prétexte de nous plonger dans la vie bizarroïde que mène une communauté d'immortels vivant dans une île perdue, se perd dans des tas de directions où l'humour n'est pas absent, loin de là. (Par exemple, ce type qui s'ingénie à saluer le héros par l'exclamation : « Indien-cigare ! » - au lieu de dire : « Commanche-Havane ! » Vous avez compris, ou il faut qu'on recommence ?) Bref, il y a de la surprise à chaque coin de page, mais il faut se donner la peine de les tourner. L'auteur s'appelle Salman Rushdie, et son roman est imprimé par Jean-Claude Lattès.

**Sociologique.** Pour ceux qui aiment la politique-fiction et les drames planétaires à court terme, on recommande chaleureusement *Prométhée en orbite* de Harry Harrison, un auteur anglais peu connu et peu traduit encore chez nous, qui a quand même écrit *Soleil vert* d'où a été tiré le célèbre film qu'on connaît. Cette fois, l'histoire qu'il raconte avec un minutieux réalisme, est celle d'un gigantesque satellite russo-américain en orbite autour de la Terre, et

qui doit relayer vers le sol des flots d'énergie solaire. Toutes les complications politiques, les risques écologiques et les bisbilles humaines sont passés au crible avec un rigoureux talent documentaire. Après ce cliché d'usage, on dira que c'est publié en J'ai lu.

**Politique.** Pour ceux qui en ont marre, mais alors vraiment marre des petits hommes verts et des épopées spatiales, ceux pour qui la s-f est un moyen d'action politique pour agir sur le monde, les naïfs, quoi, on recommande encore plus chaleureusement que ci-dessus un recueil français, cocorico, dont l'idée a été trouvée par Michel Jeury : *Planète socialiste*. En l'honneur de l'arrivée triomphale du Programme Commun au pouvoir avec force de frappe, centrales nucléaires et centralisme bureaucratique, une dizaine d'auteurs (Dominique Douay, Pierre Christin, Christine Renard, le papa Andrevon, etc...), ont imaginé des séquences de la vie sur un monde entièrement socialiste. Vous nous croyez si on vous dit que ce n'est pas spécialement optimiste ? Oui, vous nous croyez : les auteurs de s-f, ce ne sont rien que des aigris et des sans-foi. On trouve ça chez Kesselring, dans une nouvelle collection : « ici et maintenant », où les astucieux verront un pastiche de « Ailleurs et demain » de chez Laffont.

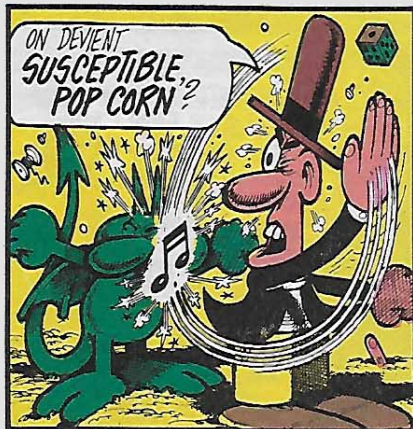
**Nostalgique.** Pour finir, et à l'intention de tous ceux qui ont cru à la s-f française, alors que la s-f française était encore dans ses langes, une autre anthologie, mais rétrospective cette fois : *Ce qui vient des profondeurs* (qui reprend le titre d'un texte de Daniel Drode), troisième tome de l'antho de la s-f française cuisinée par Gérard Klein. Cette fois, les textes recouvrent les années 65 à 70 - période de renouveau, avant le grand boom des années 71-75 qui feront l'objet du quatrième et dernier tome. On trouve là-dedans, des auteurs connus à *Charlie* (Cavanna, Gébé, Topor), et des auteurs spécialisés qui ont éclairé cette période d'une lumière incandescente (c'était le dernier cliché du mois), comme Klein, Dorémieux, Curval, le tonton Andrevon, etc... C'est trouvable chez Se-ghers.

**Andrevon**

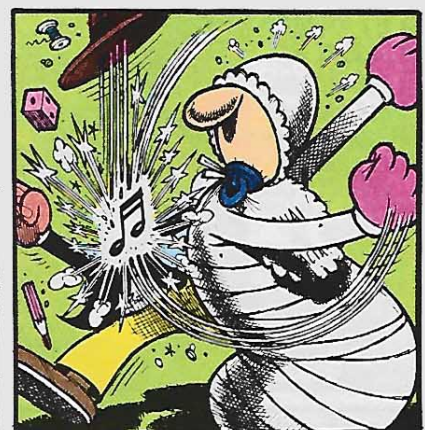
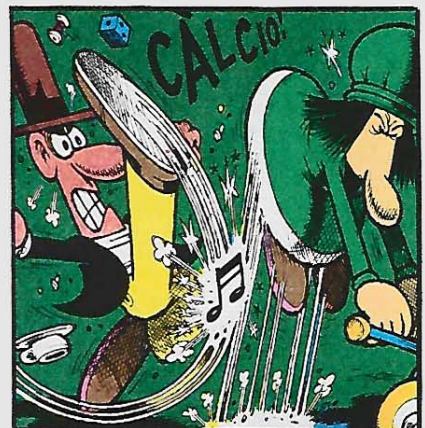


JAK MANDOLINO Jacovitti

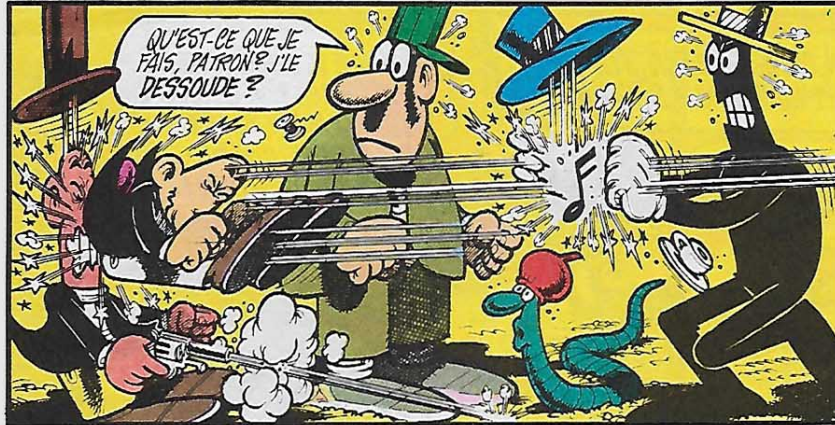
# HISTOIRE DE FAIRE LE DUR

















« UNE SEMAINE AVANT LA RENTRÉE, J'APPRENDS QUE JE CHANGE D'ÉCOLE. »

JE QUITTE MON PETIT LYCÉE DE LA RUE DIEU-LE-VIEUX POUR UN TOUT NEUF EN PÉRIPHÉRIE. LE LYCÉE "PABLO NERUDA" IL S'APPELLE.

PABLO NERUDA, LE MALHEUREUX. À PEINE CÉLÈBRE QUE DÉJÀ MORT... OU LE CONTRAIRE. AVANT QUI QUICONQUE

JE RENTRE DANS LA CLASSE. ILS SE LÈVENT. C'EST RARE DE NOS JOURS.

— ASSEYEZ-VOUS JEUNES GENS. JE VOUS EN PRIE. JE DIS-JE EN ALLANT À MON BUREAU. JE M'ASSEÇOIS, ILS RESTENT DÉBOUT.

— ASSEYEZ-VOUS, VOYONS. JE SENS QU'ILS HÉSITENT. CERTAINS RICANNENT. LE PETIT BLOND À LUNETTES, JUSTE DEVANT, GÊNÉ PAR MON REGARD

GRANDS BONNETS, OBEÏT. — MARGALIDA NERUDA, ÉLÈVE DE LA CLASSE.

ÇA COMMENÇAIT À FAIRE TROP DE NERUDA. JE M'ENERVE UN PEU ET PROMETS À LA BLONDE QUATRES HEURES DE RETENUE SI ELLE NE ME DONNE PAS SON VRAI NOM.

— MAIS, MONSIEUR NERUDA, ICI, TOUT LE MONDE S'APPELLE NERUDA !

C'EST LE DIRECTEUR QUI ME DEMANDAIT ÇA. — JE NE LE RASE PAS, JE SUIS CHAUVÉ. — VOUS NE SERIEZ PAS PLUTÔT BRUN ?

— J'ÉTAIS BRUN, OUI. — JE SUIS DÉSOLÉ, NERUDA, MAIS ICI, ON NE PREND QUE LES NERUDA BLONDS.

ET VIAN ! IL NE MANQUAIT PLUS QUE ÇA. ÇA M'ÉTONNAIT AUSSI QUE NOUS NE SOMONS

# écrit à la main

AIT EU LE TEMPS D'APPRENDRE PAR CŒUR CE QU'IL FAISAIT DANS LA VIE, TOUTES LES MAISONS DES JEUNES, CENTRES CULTURELS, BOULEVARDS EXTÉRIEURS, PISCINES, S'APPELAIENT PABLO NERUDA.

DE SORTE QU'IL EST AUJOURD'HUI ABSOLUMENT IMPOSSIBLE DE SE RAPPELER S'IL ÉTAIT OU JEUNE, OU CULTIVÉ, OU BADAUD PÉRIPHÉRIQUE, OU MAÎTRE-NAGEUR.

IL DEVAIT ÊTRE ARCHITECTE. ET PAS LE MEILLEUR SI J'EN JUGE PAR SON LYCÉE. MAIS C'EST SECONDAIRE. LE SEUL CHANGEMENT SUFFIT À ME CONTRARIER.

LA-DESSUS, MA FEMME, ENFIN ON N'ÉTAIT PAS MARIÉS, MAIS JE L'APPELAIS MA FEMME DEVANT LES ENFANTS, SUPPORTE MAL UN AVORTEMENT ET ME VOILA VEUF, ENFIN VEUF, DEVANT LES ENFANTS, JE DISAIS QU'ELLE ÉTAIT PARTIE EN VOYAGE.

PAS UN AVORTEMENT, D'AILLEURS, QU'EST-CE QUE JE RA-CONTE ? C'EST PARCE QUE JE VIENS DE LIRE UN TRUC SUR L'AVORTEMENT QUI M'A IMPRESSIONNÉ, ALORS PAF, ÇA VIENT DANS LA CONVERSATION.

NON, ELLE EST MORTE DE JE NE SAIS PLUS QUOI, C'EST SANS IMPORTANCE. CE QUI EN A, C'EST QU'ELLE EST MORTE ET D'UNE SALE PETITE MALADIE ANODINE QU'ON N'AURAIT JAMAIS CRU CAPABLE DE ÇA.

ARRIVE LE JOUR DE LA RENTRÉE. J'ÉTAIS DEBOUSSOLÉ (MUTATION), MALHEUREUX (VEUVAGE), FATIGUÉ (DÉMÉNAGEMENT), ET SUR QUELLE CLASSE JE TOMBE ?

AU PREMIER ABORD, DE BRAVES GENS.

ÇA M'AVAIT UN PEU RASSÉRÉNÉ. OUI, PARCE QUE JE DISAIS, PARTI COMME C'EST J'AU-RAI LES PLUS EMMERDANTS DU LYCÉE NERUDA.

SE DÉCIDE À S'ASSEOIR ET SE RELEVE AUSSITÔT EN HURLANT.

— YÀ LE JUS, M'SIEUR, VOUS AVEZ PAS RETIRÉ LE JUS, C'EST PAS SYMPA !

— OUAIS, C'EST PAS SYMPA. MURMURE LE MOYEN BLOND À MONOCLE, ASSIS UN PEU SUR MA DROITE EN LE REGARDANT. TOUTE LA CLASSE GRONDE "OUAIS, PAS SYMPA".

LE GRAND BLOND À JUMELLES AU FOND DE LA CLASSE PREND LA PAROLE.

— VOUS VOYEZ LE BOUTON ROUGE LÀ, SUR VOTRE BUREAU ? APPUYEZ DESSUS, ON POURRA S'ASSEOIR.

J'APPUIE, ILS S'ASSEOIENT. LE GRAND M'EXPLIQUE EN- suite que le 220 PASSE DANS LEURS CHAÎNES QUAND ON OUVRE LA PORTE ET S'ÉTEINT AU BUREAU POUR RESTAURER LES NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE POLITESSE RÉFLEXE.

JEUNES GENS, JE SUIS CON- FUS, MAIS JE N'AVAIS PAS ÉTÉ PRÉVENU.

— C'EST UNE ÉCOLE EXPÉRI- MENTALE, ICI. ÉLÈVES ET EN- SEIGNANTS SONT CHOISIS AU HASARD. ALORS, QU'EST-CE QUE VOUS ALLEZ-NOUS APPREN- DRE, VOUS ?

C'EST UNE GROSSE BLONDE À VERRES DE CONTACT QUI VENAIT DE ME PRENDRE AU DÉPOURVU.

— EUH, TENEZ-VOUS, LÀ, LA PE- TITE GROSSE, OUI, VOUS LA BLONDE AVEC LE BANDEAU SUR L'ŒIL, PABLO NERUDA, POUR VOUS, C'EST QUOI ?

— C'EST LE DIRLO. PASTOQUE !

ÇA SE COMPLIQUAIT. JE DÉ- CIDÉ DE FAIRE L'APPEL, HIS- TOIRE DE GAGNER DU TEMPS.

— LEVEZ-VOUS À TOUR DE RÔ- LE ET PRÉSENTEZ-VOUS.

LA PREMIÈRE À GAUCHE, UNE BLONDE À TACHES DE ROUSSEUR ET LUNETTES DE PLONGÉE, LARGE DÉCOUPE SUR UN SOUTIEN-GORGE À

EN EFFET, JE M'APPELLE NERUDA. FRANCIS NERUDA.

— JE CROYAIS QU'ON ÉTAIT TIRÉ AU HASARD, ICI. AH ! QU'EST-CE QUE VOUS REPON- DEZ À ÇA ?

— AU HASARD PARMI LES NERUDA, BIEN ÉVIDEMMENT. SI NON, IMAGINEZ LA LONGUEUR DU NOM DU LYCÉE.

ET TOUS DE RICANNER.

ENTRE PABLO, LE DIRECTEUR. — UN TÉLÉGRAMME POUR VOUS, NERUDA.

JE NE LES OUVRE PAS. JE SAIS QU'ILS SONT DE MES BEAUX-PARENTS. ILS M'EN- VOIENT DIX PAR JOUR POUR M'INSULTER EN DISANT QUE JE RENDAIS LEUR FILLE MAL- HEUREUSE ET QUE C'EST MA FAUTE SI ELLE S'EST SUICIDÉE. C'EST ÇA, ELLE S'EST SUICIDÉE.

— POURQUOI VOUS RASEZ-VOUS LE CRÂNE, NERUDA ?

QUE SEPT DANS CE LYCÉE... »

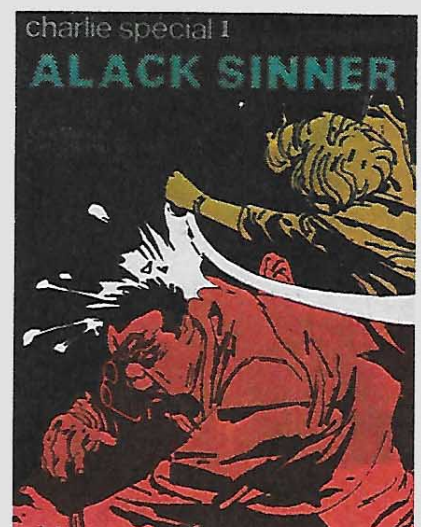
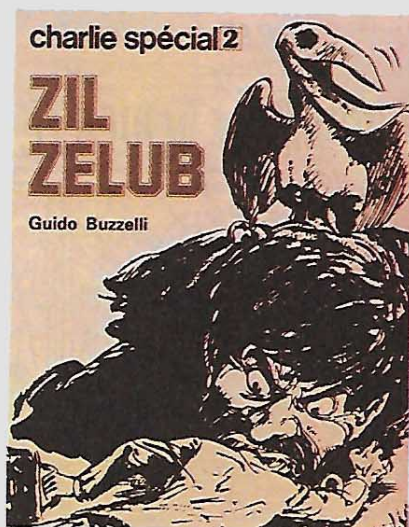
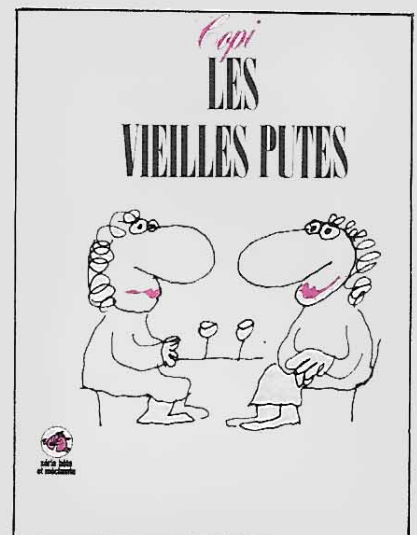
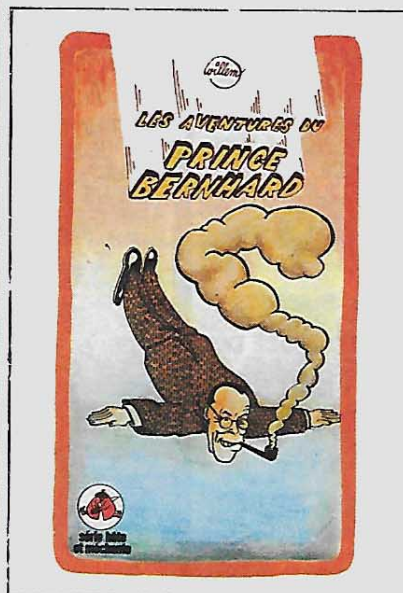
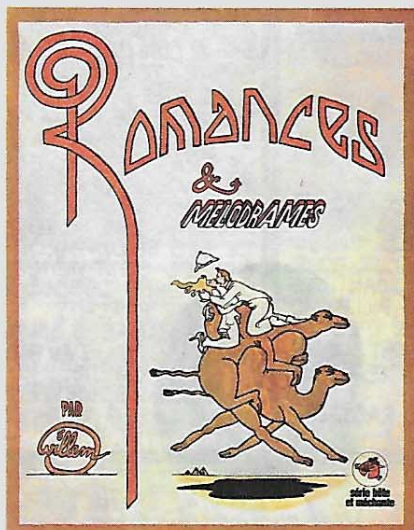
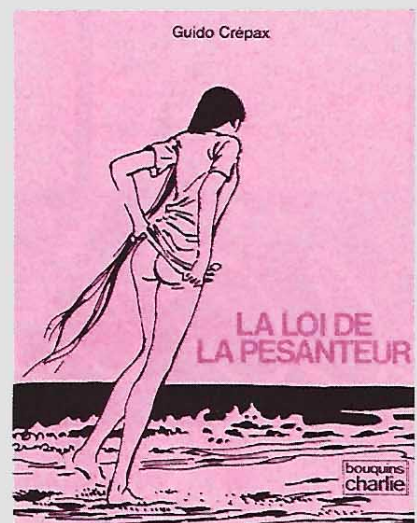
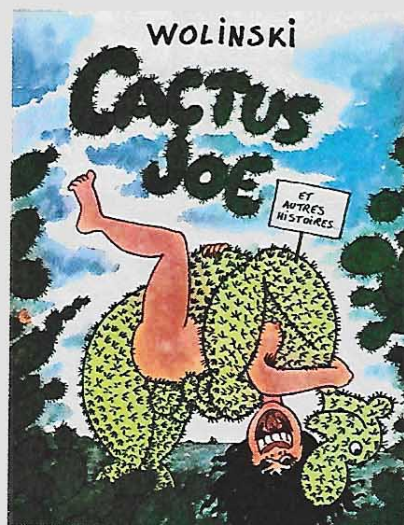
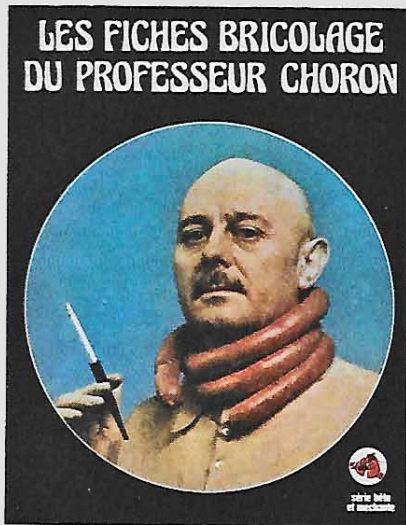
AUTHENTIQUE : HIER, J'OUBLIE MA TROUSSE DE TOILETTE SUR UN QUAI DE MÉTRO (C'EST MOI QUI PARLE, MAINTENANT). JE REVIENS DES QUE JE M'EN APERÇOIS : PLUS DE TROIS SE. À CÔTÉ, UN CLOCHARD CHAUVÉ. JE SUIS SÛR QUE C'EST LUI QUI ME L'A FAUCHÉE. JE LUI DEMANDE DE ME LA RENDRE, ET IL ME RACONTE SA SEMAINE TRAGIQUE. CROYEZ-LE SI VOUS VOLEZ, MAIS IL CONTINUE DEPUIS SON LICENCIEMENT À RECEVOIR DES TÉLÉGRAMMES DE SES BEAUX-PARENTS. SES GOSSES SONT MÊME VENUS LUI CRACHER DESSUS PENDANT QU'IL ME PARLAIT.

J'AI RAMASSÉ UN ÉCLAT DANS L'ŒILLE AU PASSAGE, ET JE LE GARDE.

PAS EN SOUVENIR, MAIS JE LUI AI LAISSÉ MA TROUSSE DE TOILETTE.





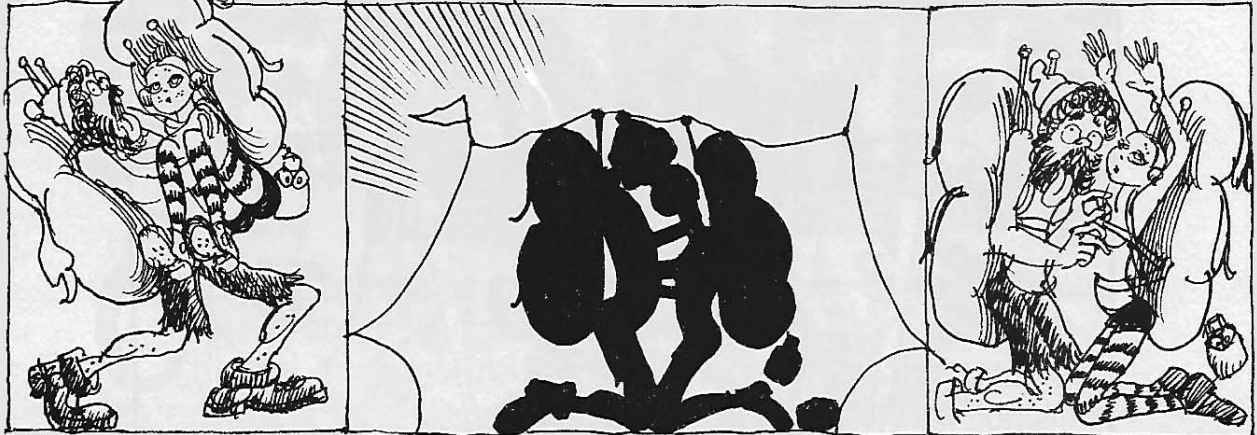






JE SENTIS SON SOUFFLE COURT SUR MA PEAU...

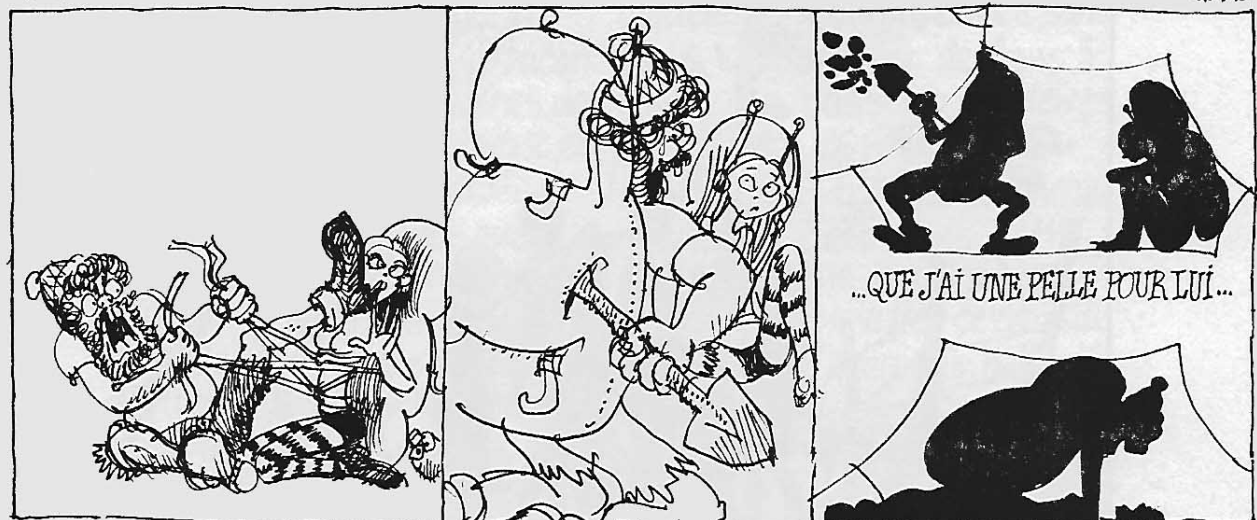
UN DÉSIR BRÛLANT MONTA EN MOI...



ELLE S'ABANDONNA ENFIN  
DANS MES BRAS FÉBRILES...

UN BRUIT MAT SUR LE TAPIS DE SOL : SON NÉCES-  
SAIRE À PHARMACIE TOMBA... J'ÉTAIS AU COMBLE...

...DU DÉSIR. MES DOIGTS NER-  
VEUX CHERCHAIENT SES SAN-  
GLES

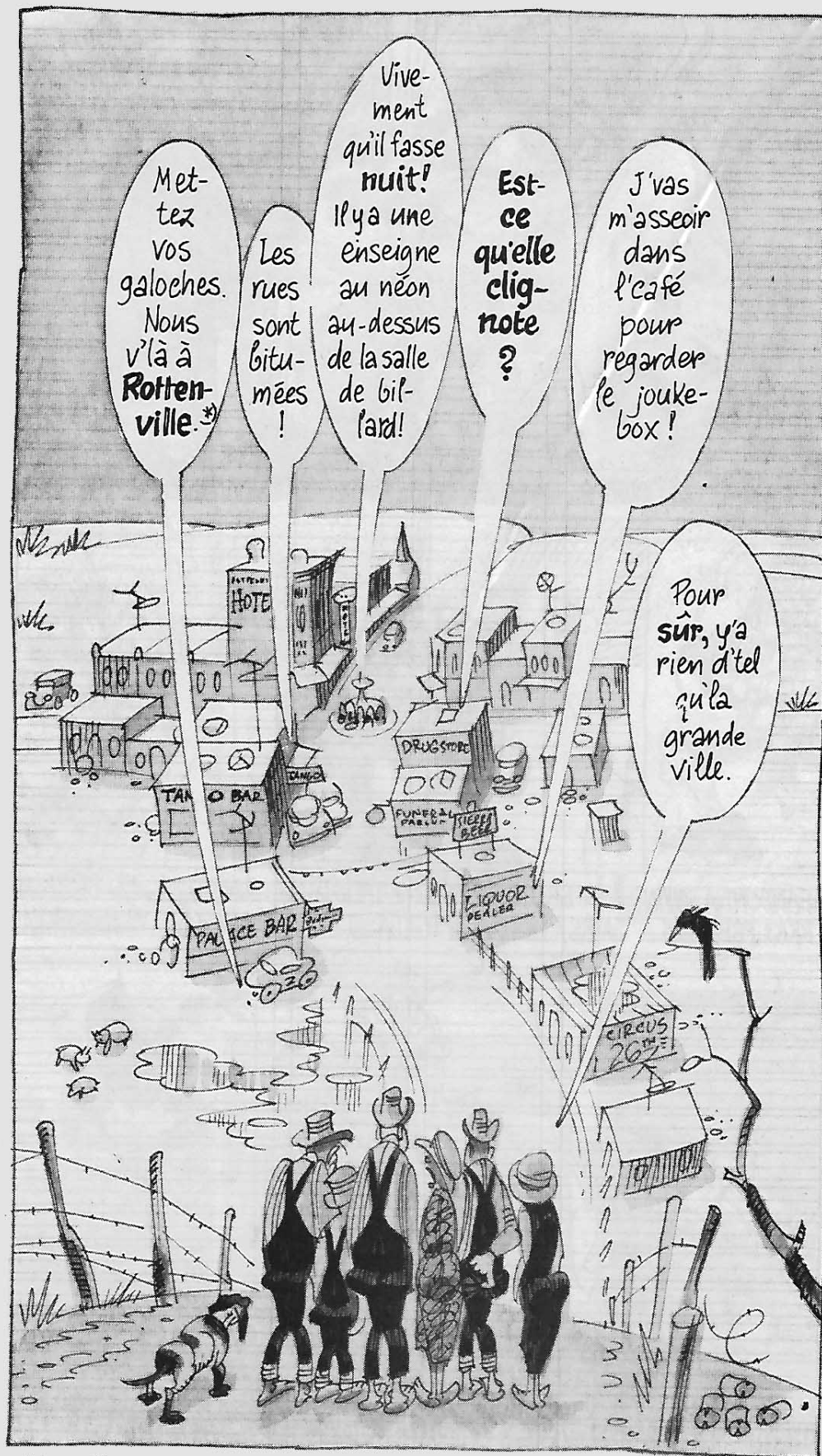


DÉJÀ DEUX HEURES QUE JE M'ES-  
CRIME À LUI ÔTER SON SAC-À-DOS...

BON DIEU DE  
MERDE ! HEUREUSEMENT...

...PRÉPARER UN PETIT LIT  
PROFOND COMME UN TOMBEAU.





Cette histoire va  
vous être racontée en 3-D...  
D-générescence, D-téroration  
et D-tritus. C'est une histoire  
très intéressante qui va vous bouleverser.

# DÉCADENCE DÉGÉNÉRÉE

HARVEY KURTZMAN

Cette histoire n'est pas une histoire agréable à lire, ni une histoire pour les estomacs sensibles. C'est l'histoire d'un lynchage. Vous allez me dire: "Alors, pourquoi vous nous la racontez?"

C'est parce qu'il faut raconter beaucoup d'histoires de lynchages en ce moment, et vous savez pourquoi...

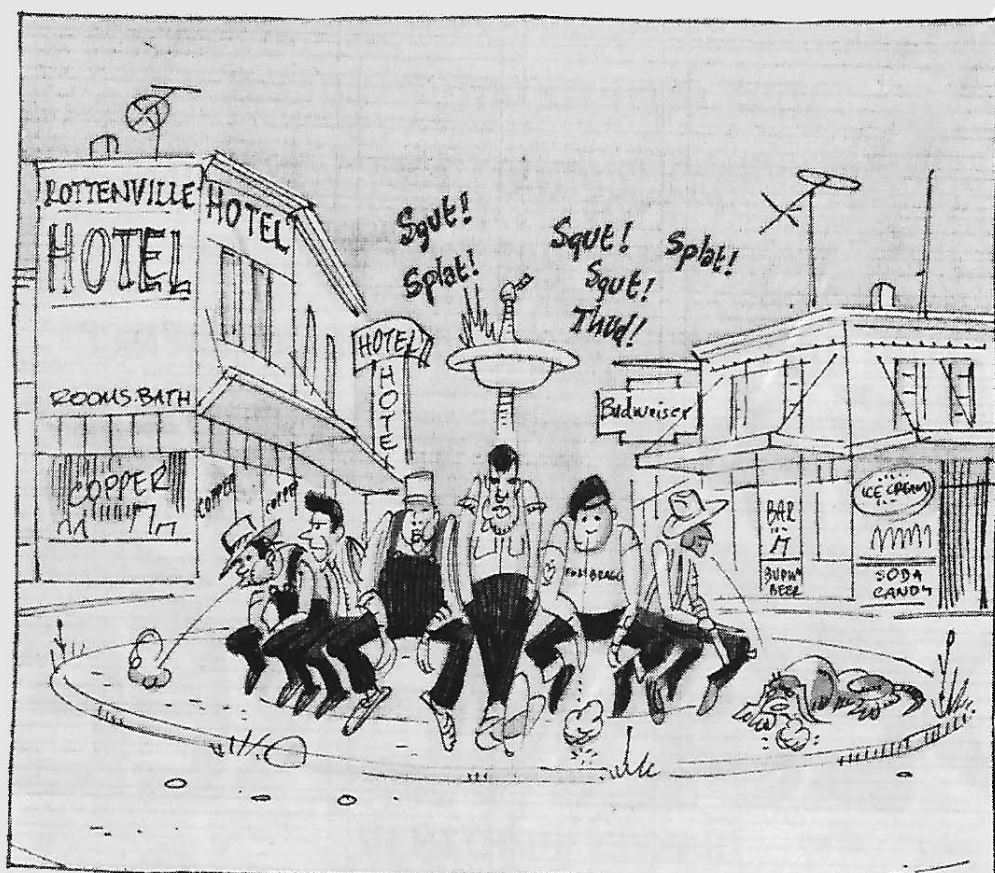
Eh bien, c'est parce que...

Les histoires de lynchages sont très distrayantes. Y'a rien de tel qu'une histoire de lynchage... Maintenant, passons au vif du sujet.

Notre histoire se déroule dans une région de notre pays qui jouit d'un climat plutôt chaud, bien sûr... dans

un bourg de campagne totalement dégénéré où l'on trouve un square sans arbres, décoré d'une fontaine sans eau dans le prolongement de la rue principale... et sur laquelle, en permanence, sont assis une poignée de bons à rien qui passent leur temps à regarder les filles et qui dégèhèrent tranquillement au soleil. Et c'est dans cette situation que nous découvrons Rottenville ce samedi après-midi, avec des habitants qui ont atteint des sommets de dégénérescence jusqu'auxquels on n'avait jamais dégénéré auparavant, comme vous allez pouvoir le constater dans les pages dégénérées qui suivent...







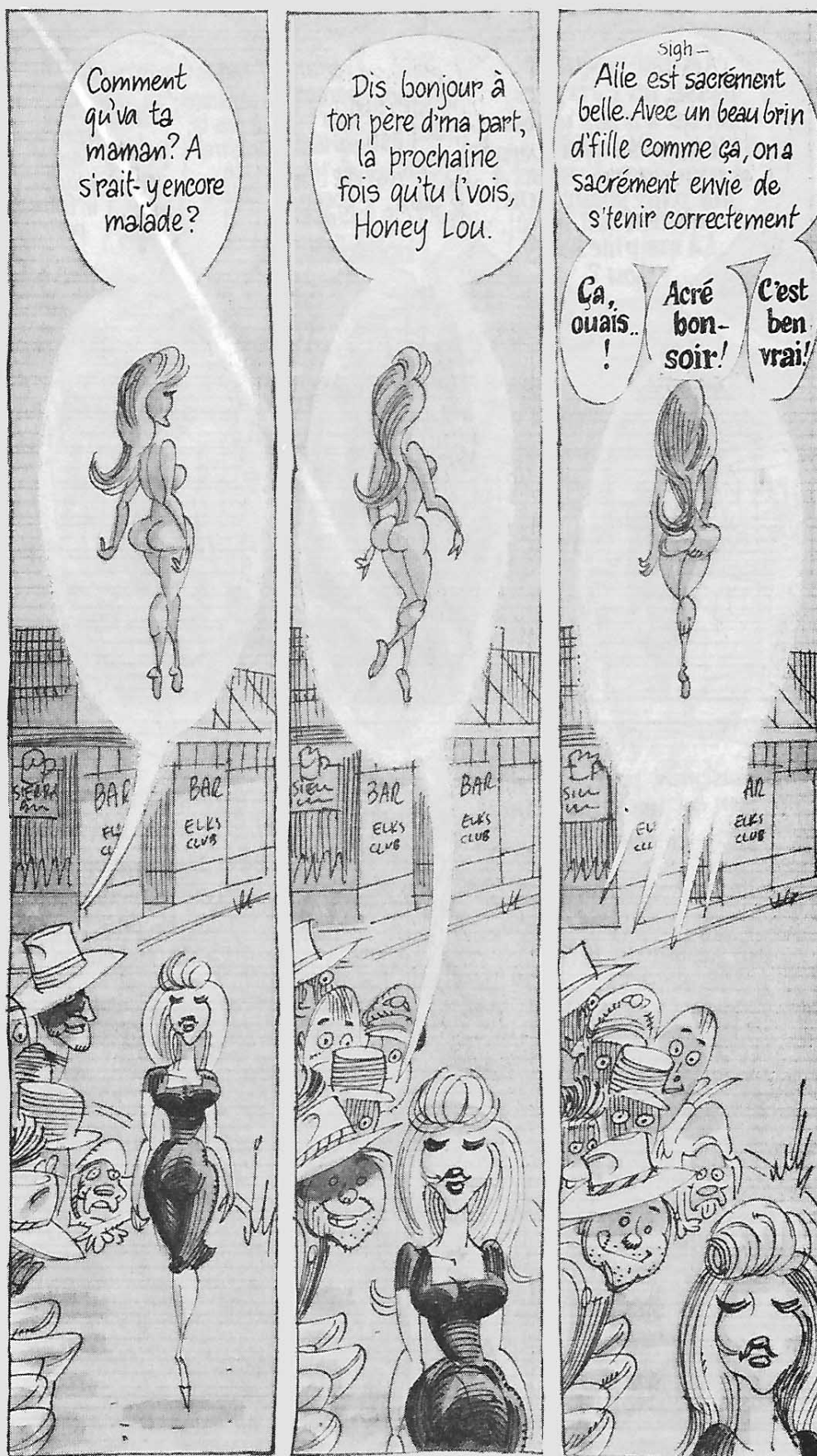


V'là la  
p'tite  
Honey Lou.  
C'est ben la plus  
mignonne.

C'est ben la  
plus mignonne  
p'tite bestiole  
de c'côté de  
Rottenville.

Comment  
qu'ça va,  
Honey Lou?  
Y fait beau,  
hein ?











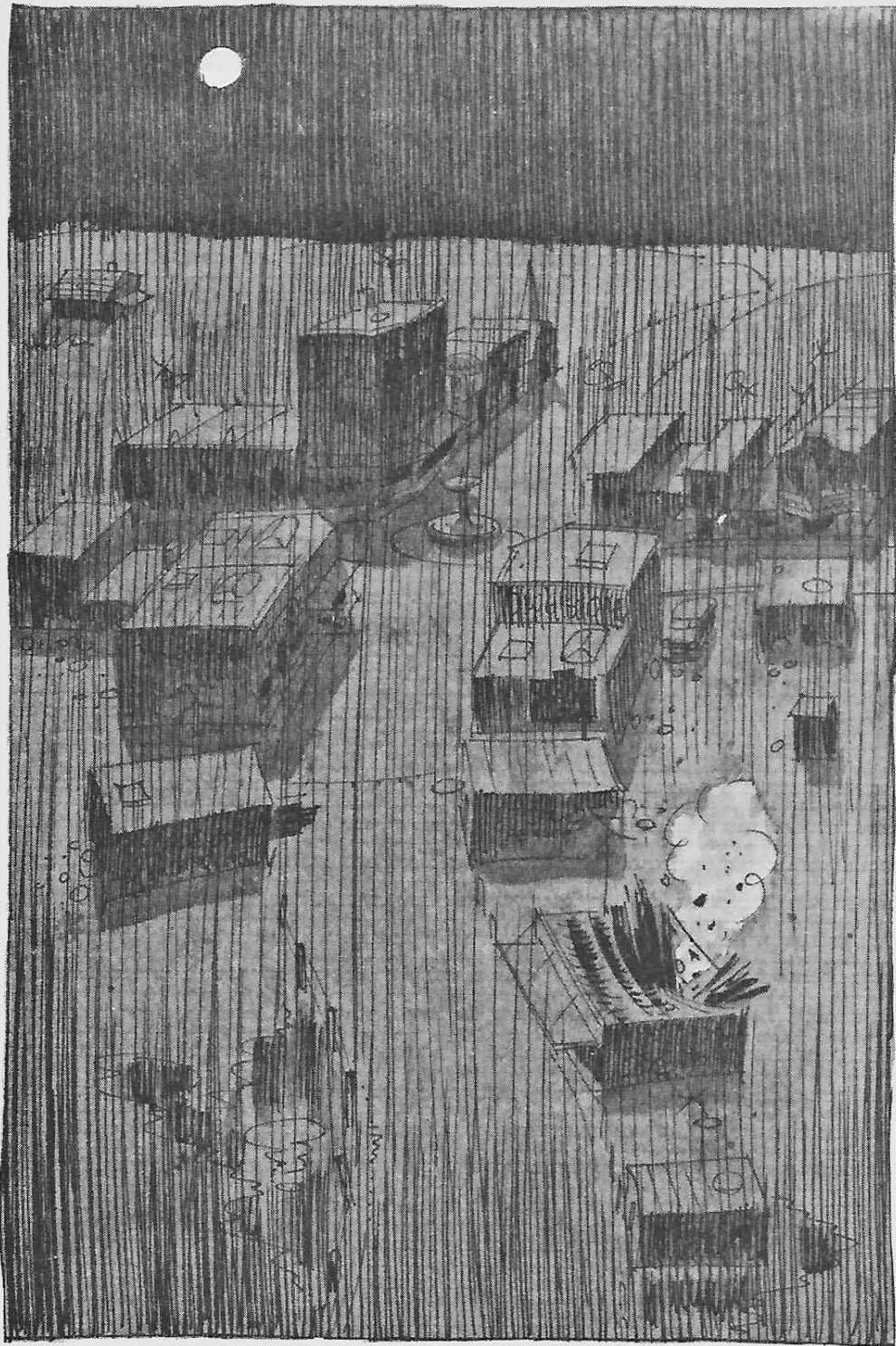












La nuit tombe sur Rottenville. Les hurlements du Juke-box et les claquements du flipper se sont calmés. Une par une, toutes les lumières s'éteignent, sauf la lampe au-dessus de l'arrêt d'autocar. Un train siffle dans le lointain. Un chien aboie. Un toit s'écroule doucement...

Rottenville dort. Une nuit chaude et dégénérée recouvre la ville... la campagne... et un **meurtre**.

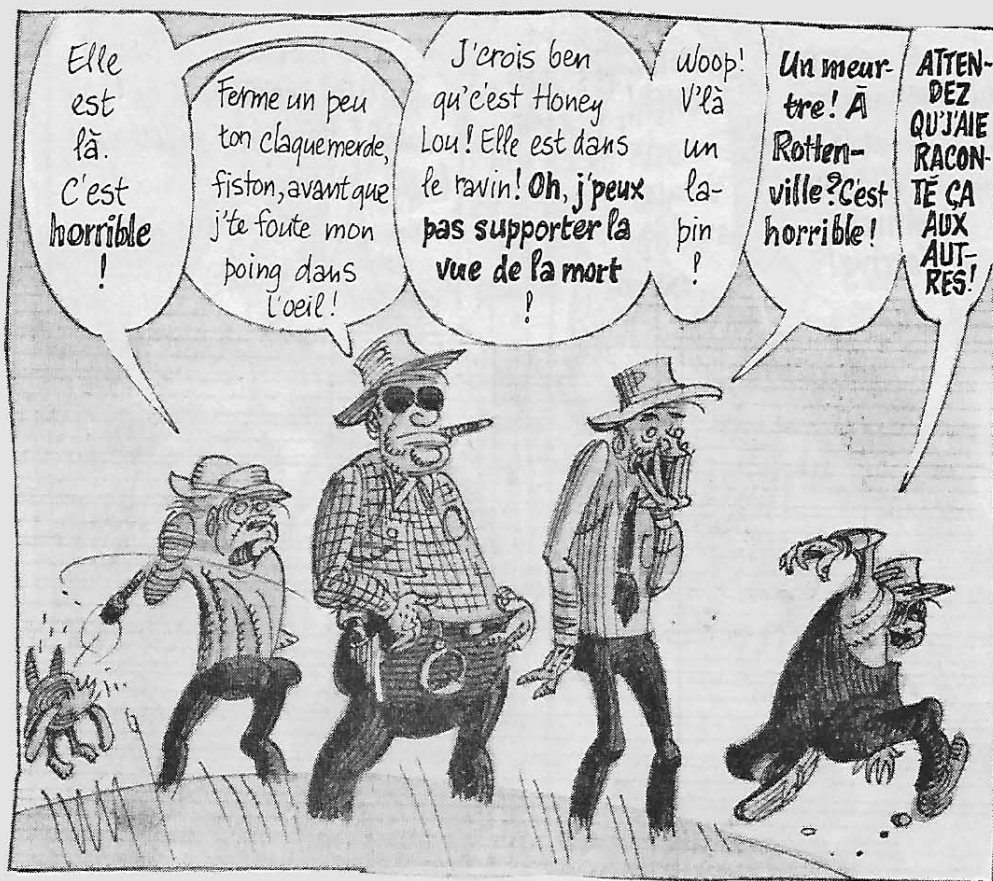






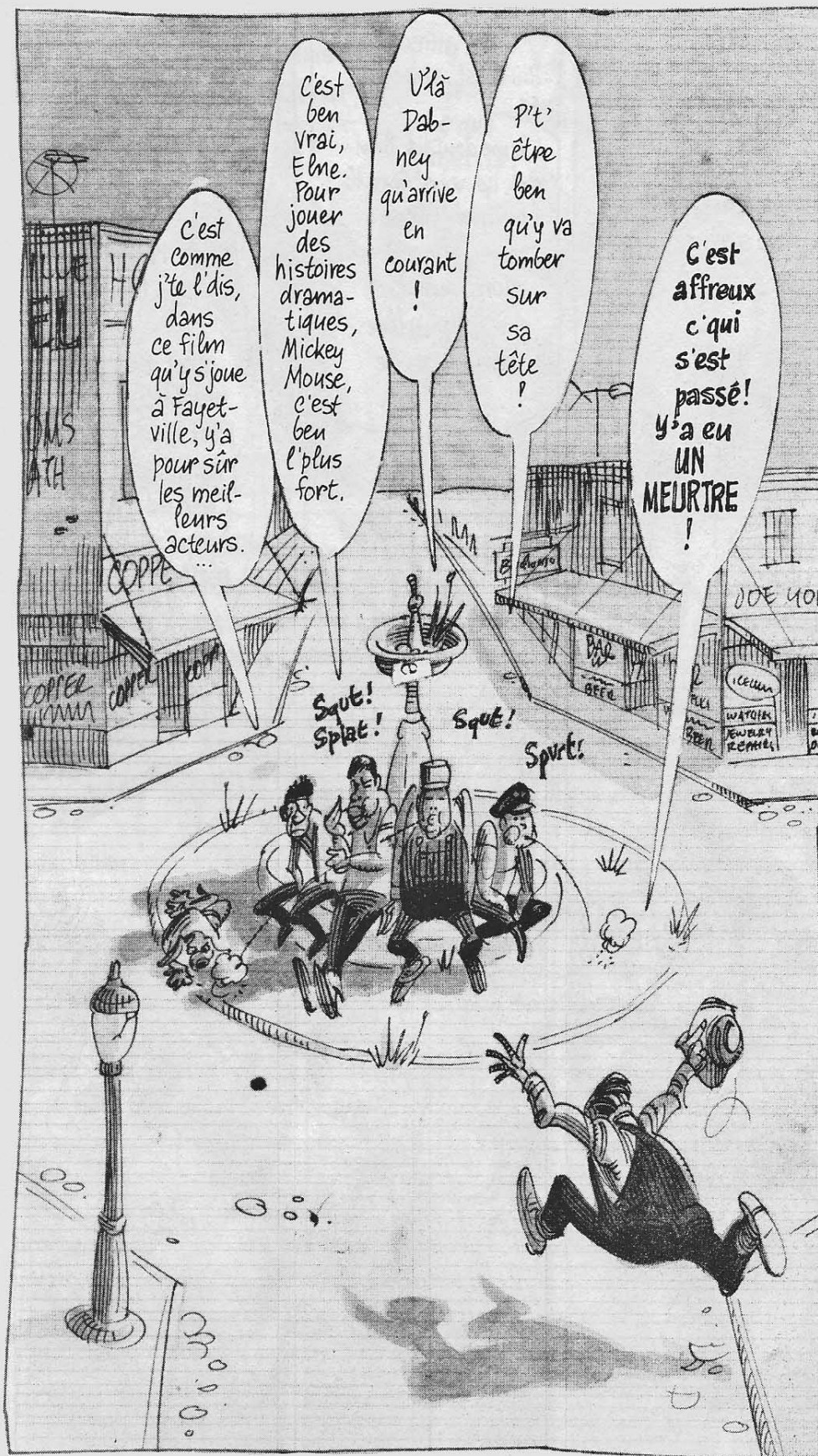
















C'est affreux...  
C'est atroce.

Je me doutais bien  
que ça vous ferait  
quelque chose...

Alors, qu'est-ce  
que vous allez  
bien dire de  
ça ?

TER-  
RIBLE!

Voilà  
qui  
est  
mieux  
!

Un meurtre!  
C'est atroce!  
Raconte-  
nous tous  
les détails!  
Et oublie  
rien, sur-  
tout !

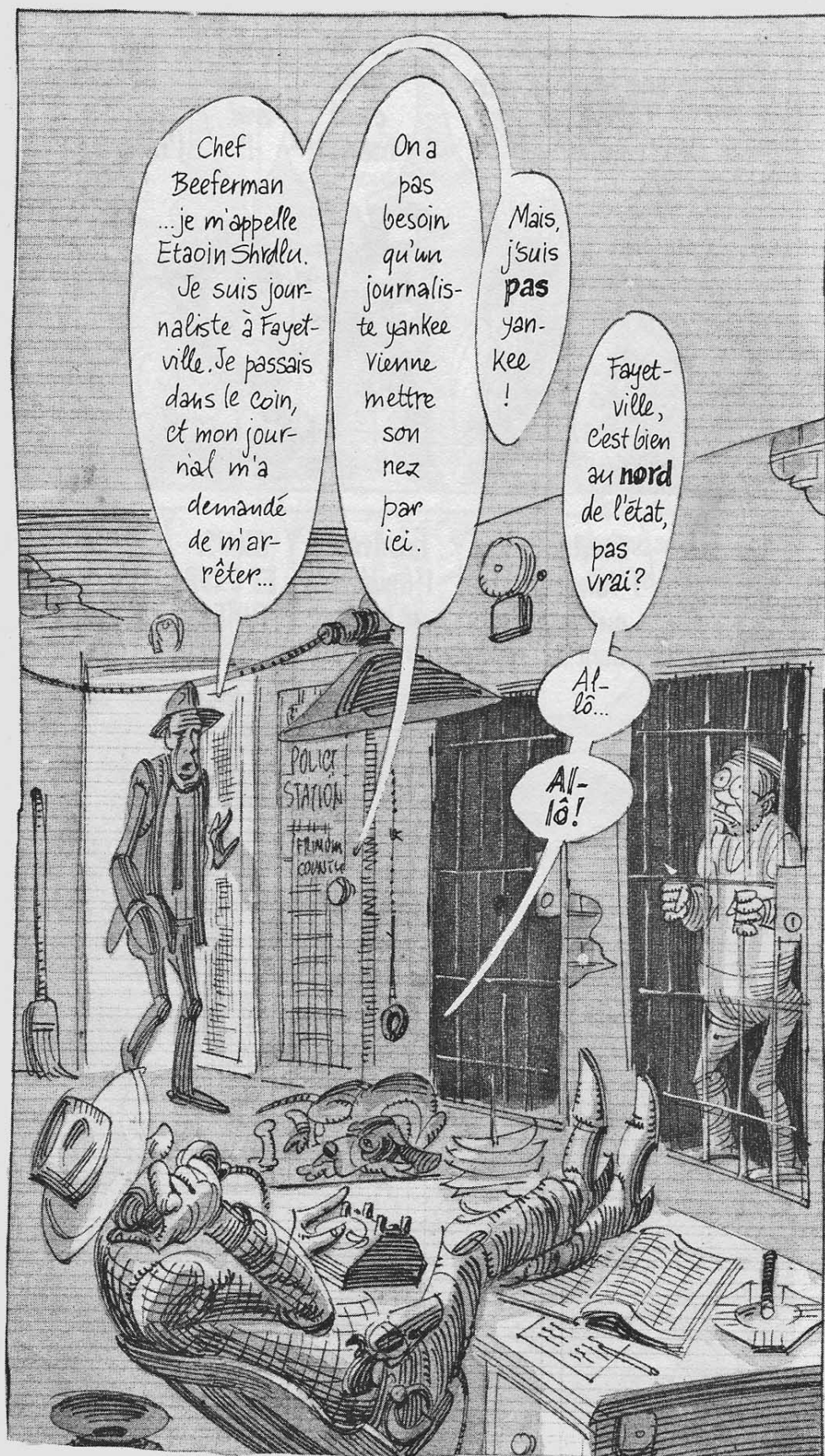
C'est  
terrible!  
Faut que  
j'me pince!  
C'est un  
rêve qui se  
réalise !

Z  
Z  
u  
t  
!

Quand  
je pense  
que j'ai  
failli  
aller  
faire une  
sieste !

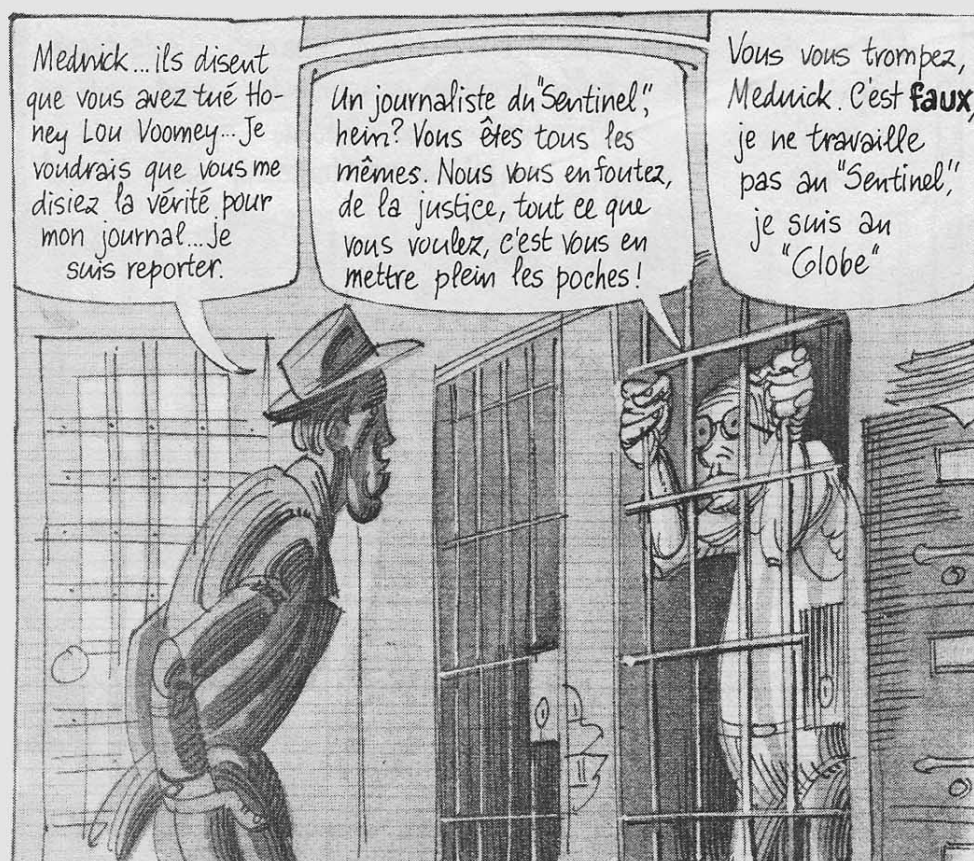


















Quel atroce  
rassemblement  
de citoyens  
en colère!

J'y vais. Essayez de les retenir... Dans tous les pays,  
de temps à autre, les citoyens se rassemblent et  
descendent dans la rue... parfois pour une juste cause,  
...parfois pour faire le mal. Les patriotes d'hier peuvent  
être les lyncheurs d'aujourd'hui.

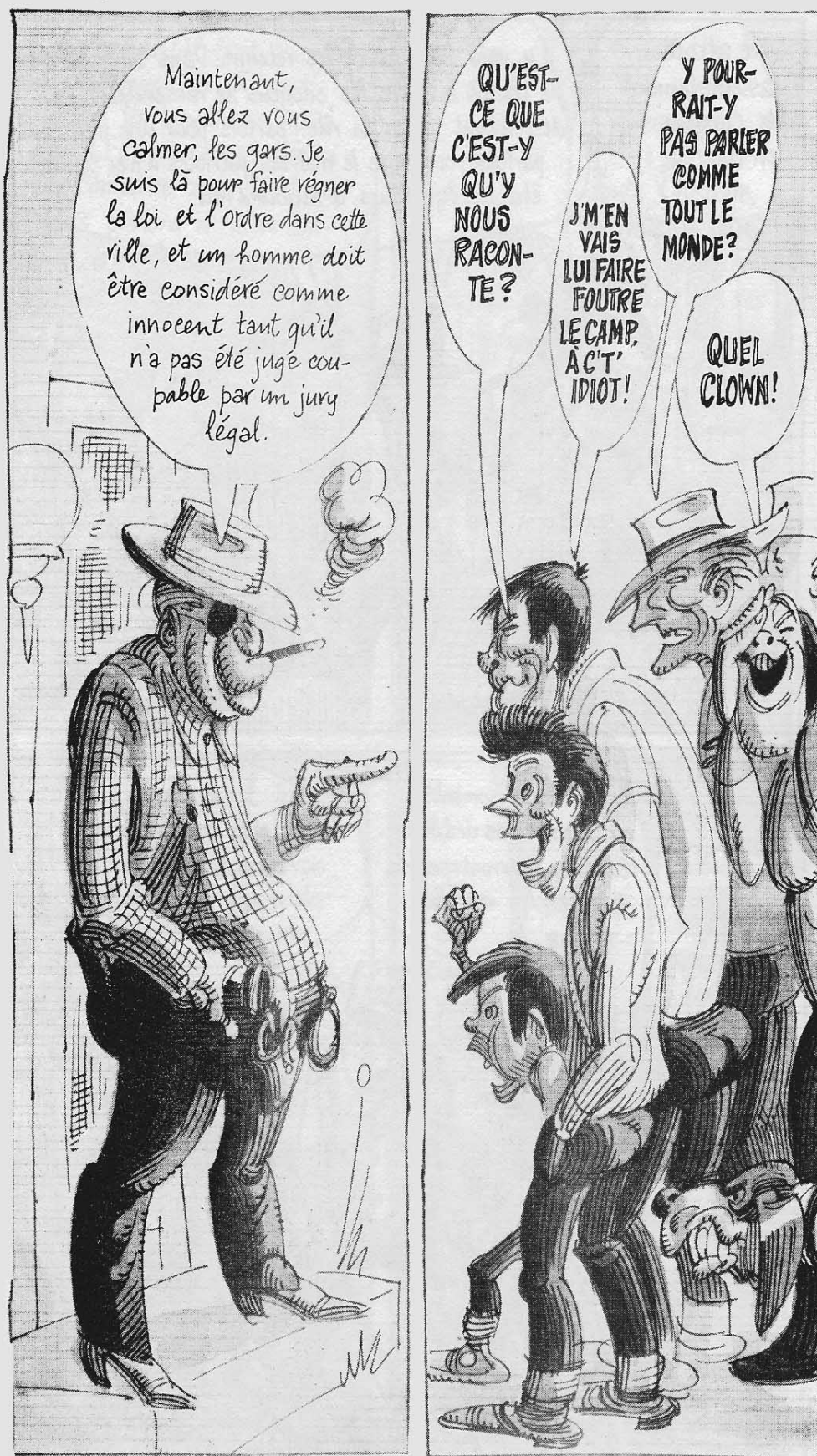


Heureusement,  
qu'ils sont **pas** des élec-  
teurs, ils pourront pas me  
faire perdre ma place.

Je m'en vais  
**aller casser la**  
**queue à tous**  
**ces gamins.**











Écoutez, les gars! Honey Lou, c'était ma soeur, **pas vrai?** Et pis on a tous vu Si Mednick fricoter avec elle hier soir, **pas vrai?** Et y reste tout le temps tout seul sans parler à personne, **pas vrai?** Il est pas comme tout le monde. Mais c'est pas tout! **Réfléchissez bien à ça...vous savez ce qu'y REPRÉSENTE!**



C'qui s'passe, c'est ben plus important qu'ça en a l'air. En réalité, il représente la solution indienne - qui prépare la solution mexicaine. Et vous **savez** ce que **cette** solution représente!



**Vous savez** qu'est-ce que j'veux vous dire. **Vous savez** qu'est-ce qu'y s'passe. J'veux causer de la solution... **vous savez.....**

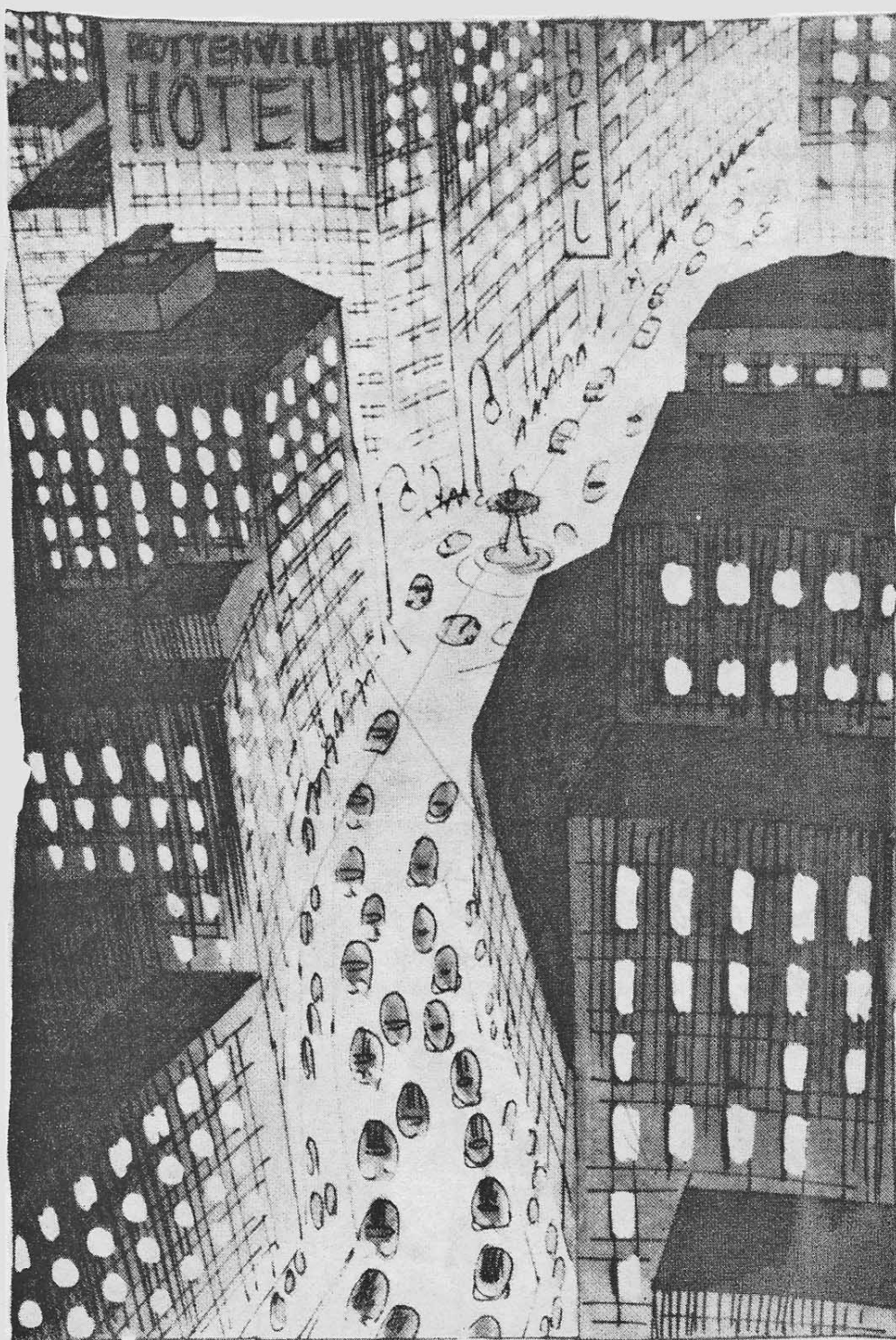
Maintenant, on est complètement paumés!

J'crois qu'alle veut parler de la hausse des prix.

Pour-quoi aasse qu'alle ferme passa grande gueule!

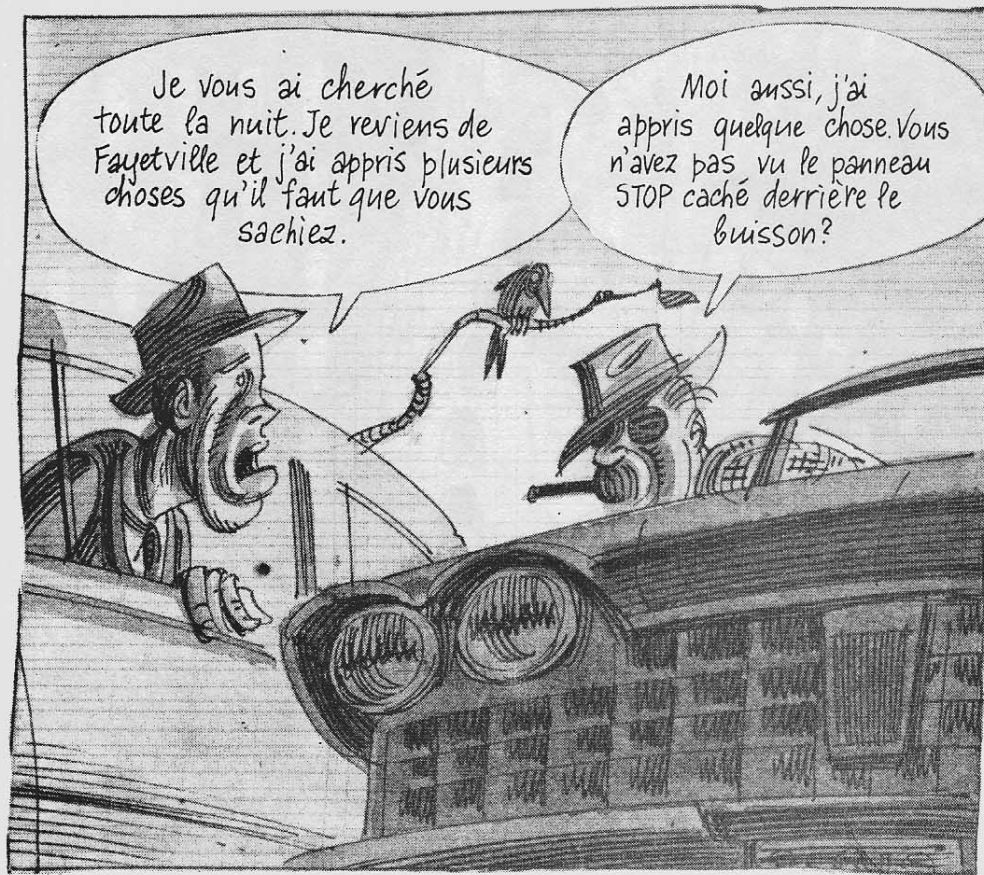
On a assez bavardé. Maintenant, faut agir!





La nuit tombe sur Rottenville, comme elle le fait depuis un siècle. Seulement, ce soir, les lumières restent allumées. L'agitation autour du juke-box et du flipper ne paraît pas vouloir se calmer, la ville semble en proie à une véritable tension électrique. Ce n'est pas un phénomène que l'on peut mesurer... on peut seulement sentir la différence. On sent seulement que Rottenville n'est plus la même cette nuit.

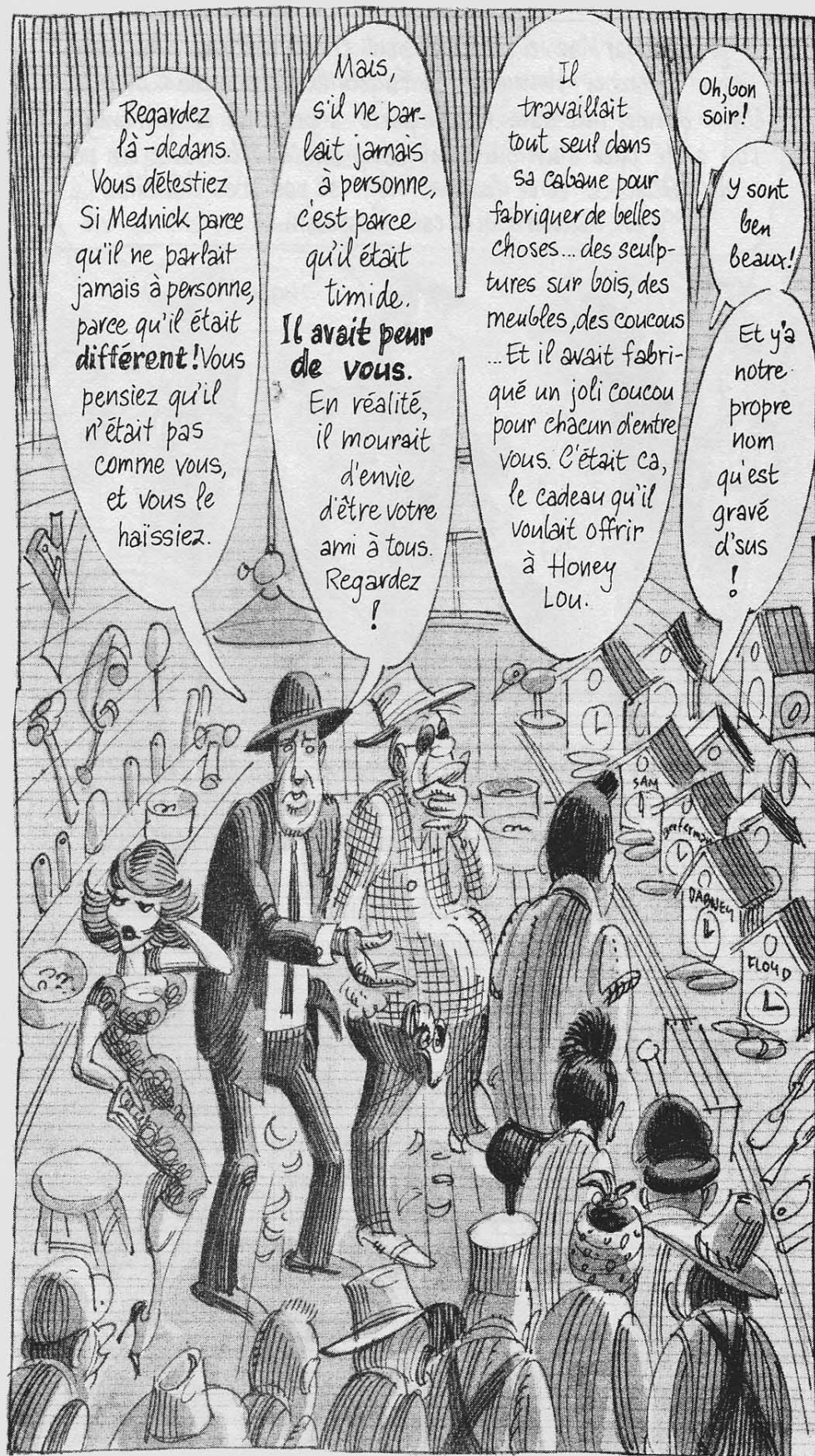














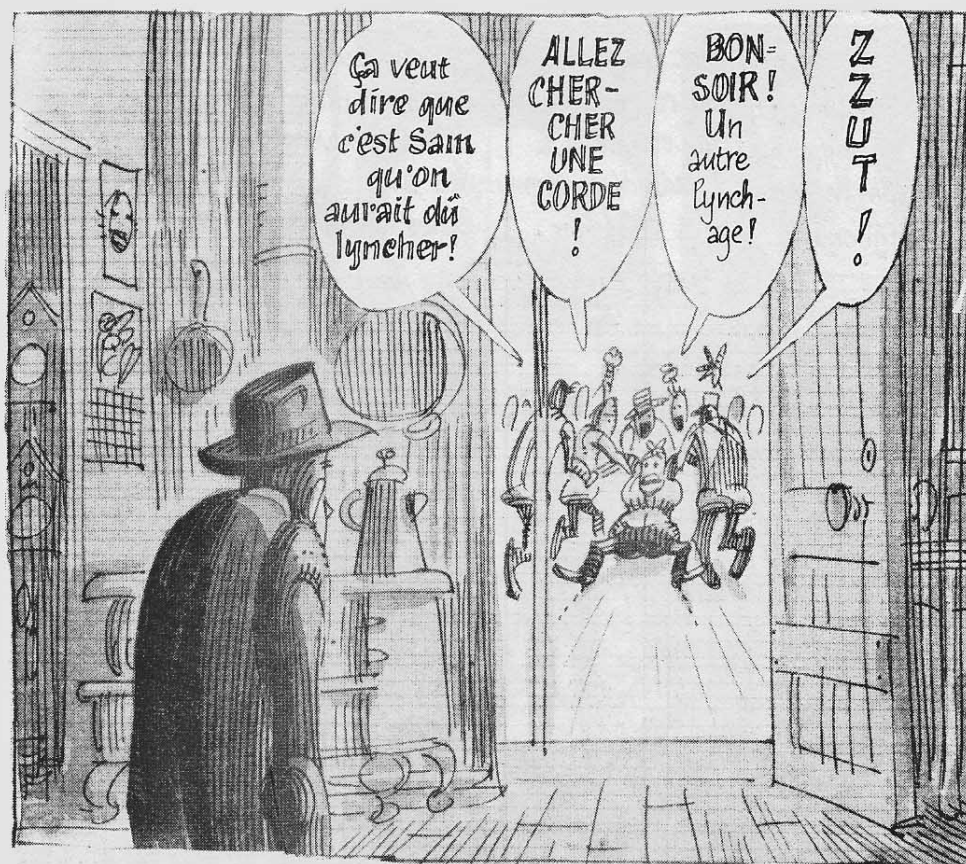
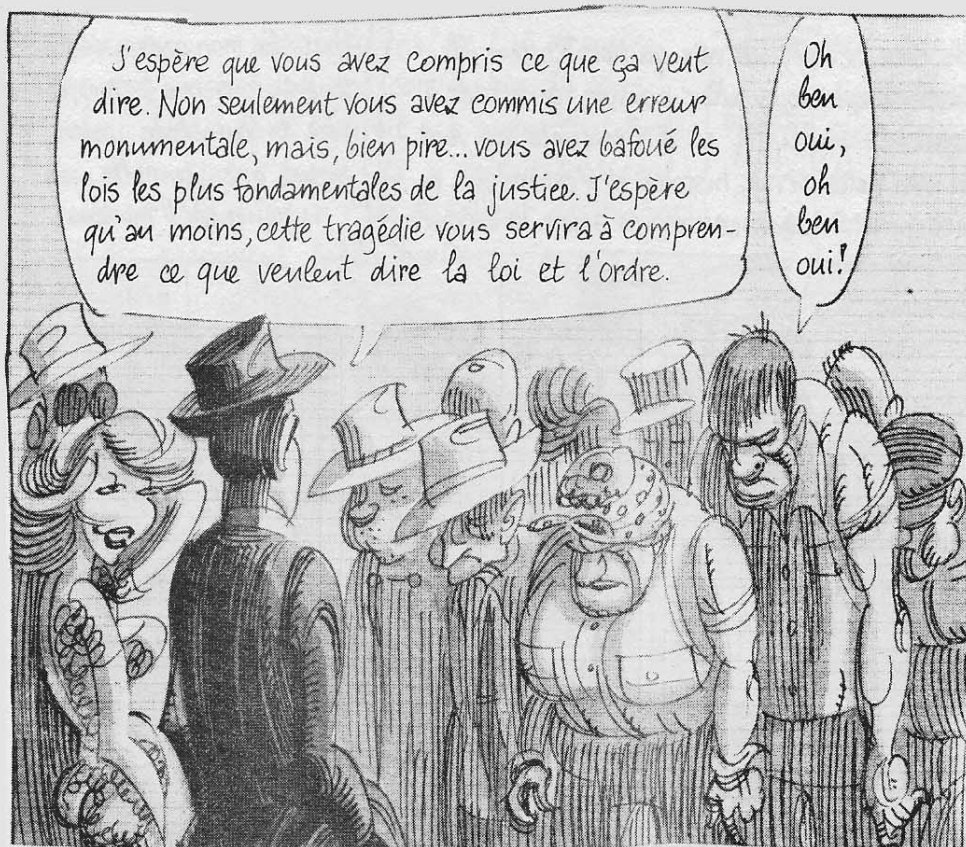
De plus, Sugar Mae, ici présente, peut témoigner que Sam est venu chercher Honey Lou à Fayetteville vers minuit. Eh bien... étant donné que Sam n'en a parlé à personne et qu'Honey Lou a été tuée d'un puissant coup sur la tête... avec un peu d'intelligence et de logique, il n'est pas très difficile d'en déduire qui est l'assassin.



Mais non, c'est Sam ?

C'est vrai! C'est vrai! Je ne l'ai pas fait exprès! J'aimais ma petite soeur! Ça me faisait mal au coeur de la voir cavalier tous les soirs. Alors j'ai essayé de la raisonner parce que je ne voulais pas qu'un homme la fasse souffrir. Je n'aurais pas supporté de la voir souffrir un jour, alors je l'ai tuée.

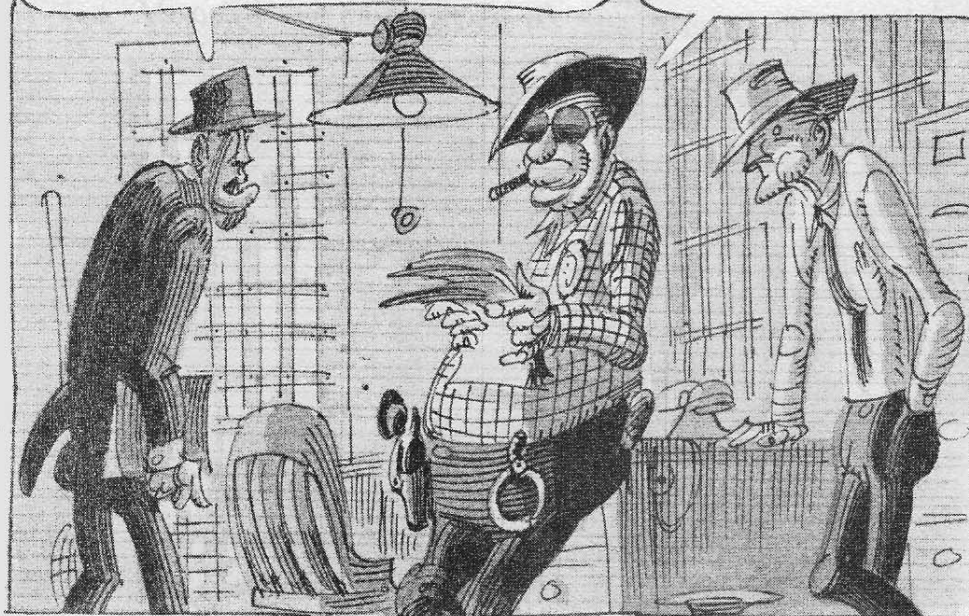






Eh bien, chef, ... Je vais quitter Rottenville, J'espère que vous allez pouvoir faire face à toute la publicité et à l'enquête qui vont suivre cette triste histoire, et j'espère que ce drame vous aura au moins appris la tolérance.

Pour sûr, mon garçon. Maintenant, fous-moi le camp, espèce de journaliste yankee, avant que j'te colle mon poing su'l'museau.



Saletés de fouineurs. Pourquoi c'est-y qui s'occupent donc pas de leurs oignons?

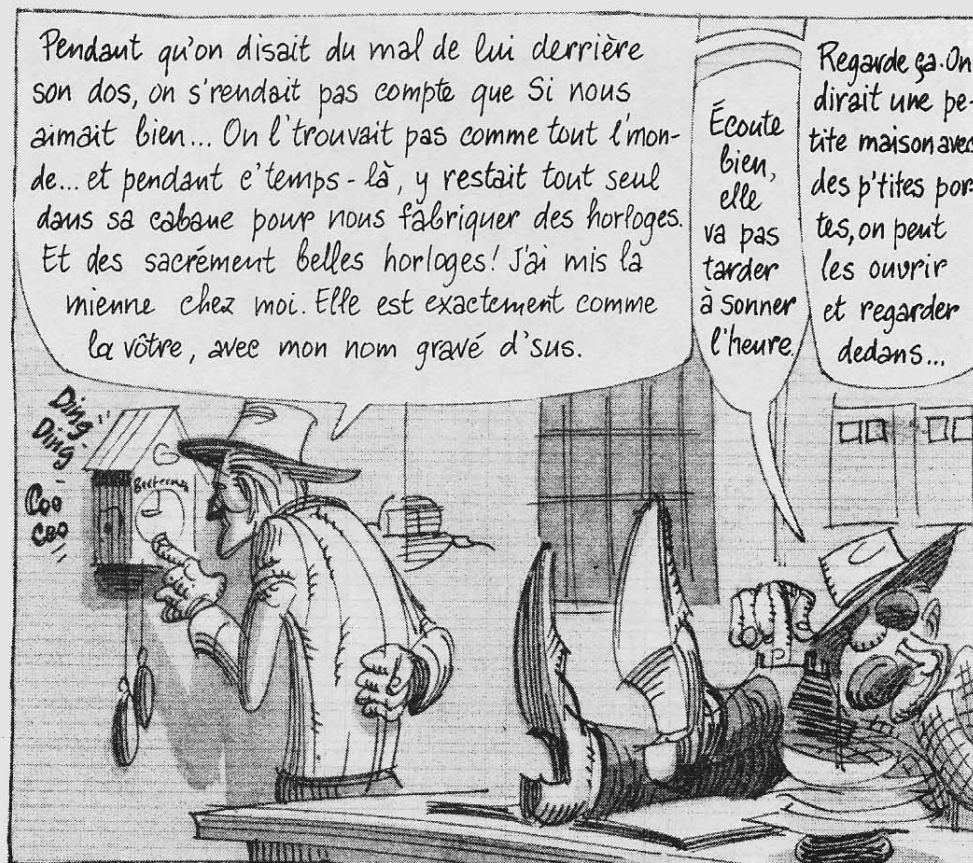
Faut ben r'connaître, chef, que e'qu'est arrivé à Si Mednick, ça donne à réfléchir.

...Ça donne envie d'être ben plus tolérant envers les autres êtres vivants.

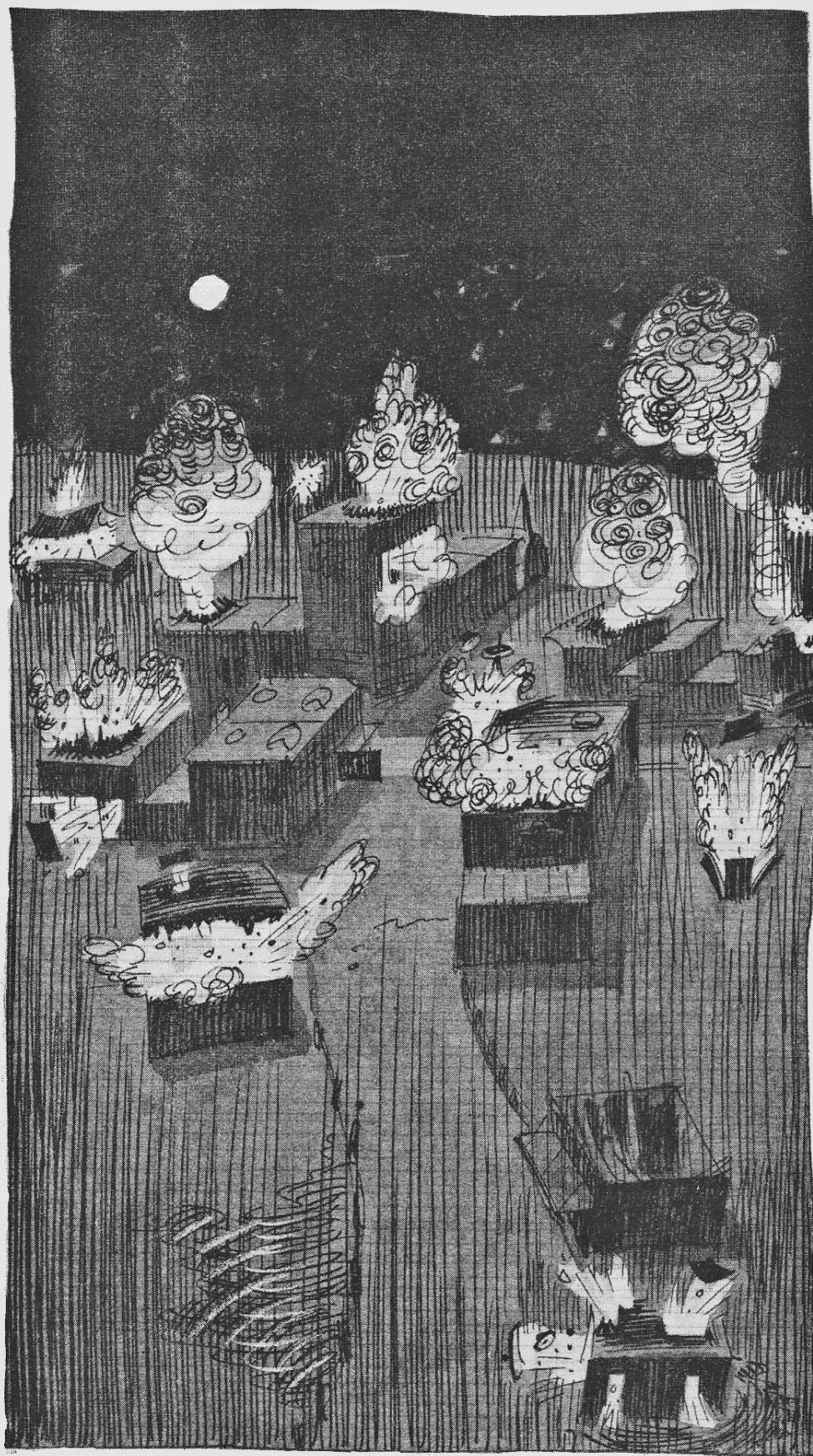
C'est ben vrai!

**FOUS-MOI  
L' CAMP,  
SALE CABOT!  
VA COUCHER!**

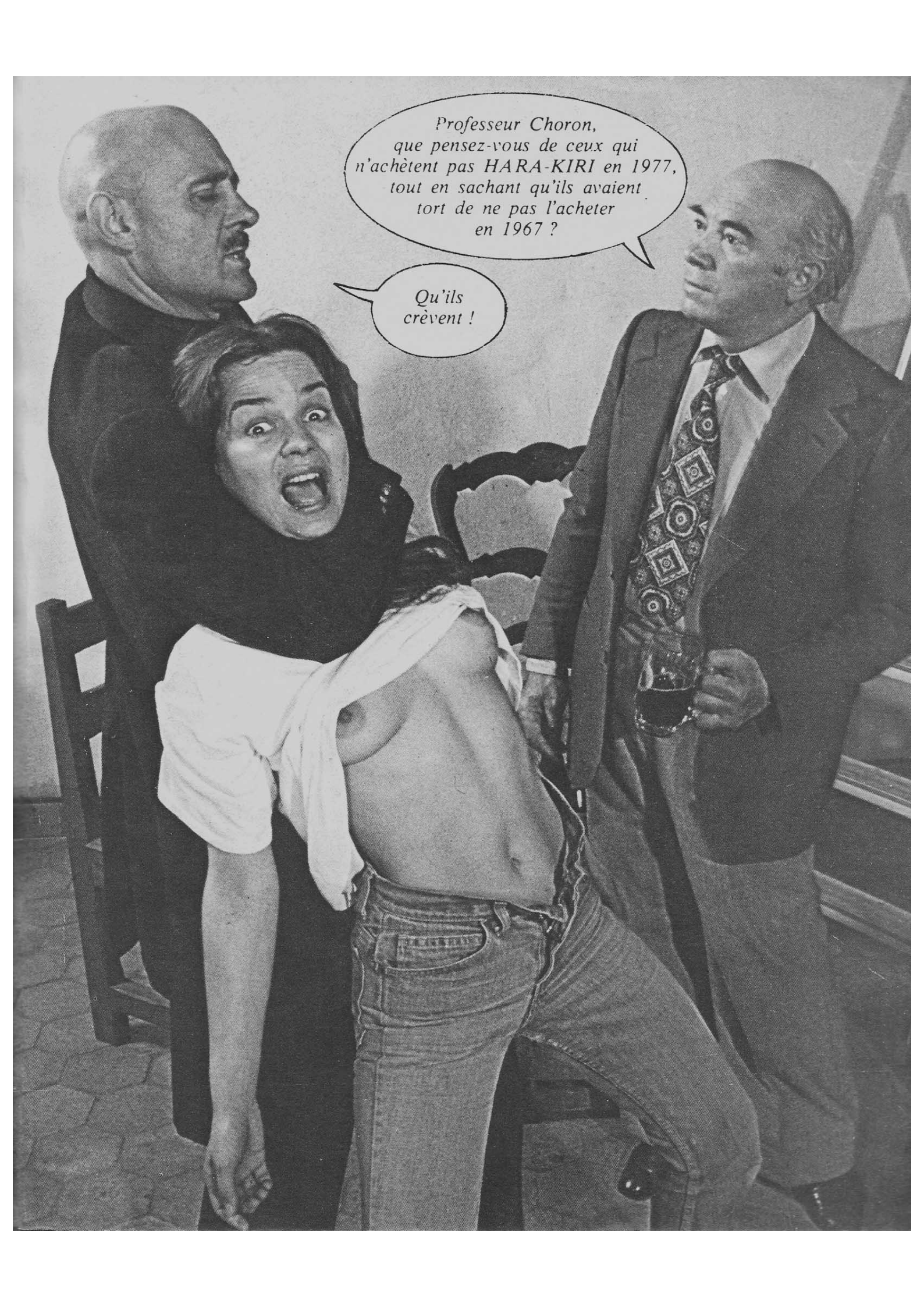








Et, ainsi, la nuit tombe sur Rottenville. Un train siffle dans le lointain. Un chien aboie et les horloges explosent. Une nuit dégénérée enveloppe la ville, la campagne environnante et  
**la fin.**



*Professeur Choron,  
que pensez-vous de ceux qui  
n'achètent pas HARA-KIRI en 1977,  
tout en sachant qu'ils avaient  
tort de ne pas l'acheter  
en 1967 ?*

*Qu'ils  
crèvent !*



V'là la  
p'tite  
Honey Lou.  
C'est ben la plus  
mignonne.



C'est ben la  
plus mignonne  
p'tite bestiole  
de c'côté de  
Rottenville.

